67

IMAGES

No. 685 — LE CAIRE (EGYPTE) 26 OCTOBRE 1942

L'AMERIQUE EN ACTION

L'Amérique entière est dressée comme un seul homme pour faire face à l'effort de guerre. Hommes, femmes, enfants, chacun a sa part, et aucun sacrifice n'est épargné pour apporter aux Nations Unies la victoire finale. Voici, à bord de son char d'assaut, un chef de tank qui, armé de son tommy-gun, est prêt à l'action.

DANS CE NUMERO:

AMERIQUE 1942

20 millièmes
En PALESTINE : 25 mils
En SYRIE & LIBAN : 25 piastres



Nos lecteurs écrivent...

Femme désemparée

J'ai vingt ans. Mariée depuis trois ans, j'aime mon mari. Mais j'ai commis une légère faute que mon mari trouve grave : j'ai flirté avec un jeune homme. Que voulez-vous ? Mon mari n'aime pas sortir et il ne trouvait jusqu'ici aucune objection à ce que je me fasse accompagner. Naturellement le jeune homme avec lequel je sortais a fini par me faire la cour et un flirt s'établit entre nous. Mon mari, pris soudain de suspicion, et qui avait prêté une oreille attentive à des racontars qui avaient été faits sur notre compte, a brusquement changé d'attitude vis-à-vis de moi et m'a manifesté sa mauvaise humeur devant mes sorties trop fréquentes. Il ne cesse aussi de me reprocher ma légèreté. Que faire, Horatius, pour gagner à nouveau l'affection de mon mari que j'aime par-dessus tout ? Venez à mon secours.

● *Une seule chose est à faire, chère amie : faire oublier à votre mari la frivolité de votre conduite. Bien sûr, je conçois qu'il ne soit pas agréable pour vous de vous calfeutrer à la maison, mais j'imagine que votre mari ne trouvera aucune objection à vous accompagner de temps en temps chez des amis ou au spectacle. Le mariage est une collaboration et il ne faudrait pas que tous les avantages aillent exclusivement à l'un des deux conjoints. Puisque vous aimez votre mari, puisque vous tenez à regagner sa tendresse, eh bien, résignez-vous à ne plus sortir sans lui. Croyez-moi, les plaisirs superficiels sont vite épuisés. Seul compte le bonheur du foyer...*

Pierre

J'ai trente ans et occupe en Egypte une situation médiocre. Amoureux d'une jeune fille très riche qui se trouve en Amérique et qui sans cesse m'incite à aller la rejoindre, j'hésite à le faire à cause de mes parents qui s'opposent formellement à ce départ, voulant me garder toujours auprès d'eux. Mais je souffre, cher Horatius, d'être loin d'elle et de perdre ainsi une occasion de me faire un bel avenir.

● *Certes, la perspective d'aller vivre en Amérique et, par surcroît, d'épouser une jeune fille riche que vous aimez et qui vous aime est bien alléchante, et si nous vivions des temps normaux je vous aurais dit : « Partez sans aucune hésitation ». Mais aujourd'hui, hélas ! les voyages sont une entreprise bien hasardeuse et les risques que l'on court bien grands. Attendez donc la fin des hostilités pour mettre votre projet à exécution. Si la jeune fille vous aime sincèrement, elle vous attendra, et vos parents auraient tort à ce moment de s'opposer à votre départ.*

Toussi

● *Certainement, cher ami, attendez encore un an et épousez la jeune fille de vos rêves. L'indélicatesse qu'elle a commise à l'égard de ses parents prouve la force de son amour pour vous. Certes, elle s'est livrée à un acte répréhensible, mais, à son âge, elle n'en a pas pu discerner la gravité. Je suis sûr qu'elle sera pour vous une femme fidèle et dévouée. Ne changez donc en rien votre attitude envers elle et épousez-la en toute quiétude.*

Cœur en peine

Je vous écris, cher Horatius, dans un état d'agitation extrême, et ce que je vais vous confier est d'un ordre tellement intime que j'ai longtemps hésité à vous écrire. Mais vous seul pourriez me tirer d'embarras. Voici ce dont il s'agit. Amoureux fou de la femme de mon meilleur ami, celle-ci m'a manifesté à plusieurs reprises son intention de divorcer pour m'épouser. C'est moi qu'elle aime, m'a-t-elle déclaré, et non son mari qu'elle ne fait que subir. Entre nous, jusqu'ici rien ne s'est passé de mal, je vous en donne ma parole, mais cette situation ne peut plus durer. Voici le cruel dilemme dans lequel je me trouve, cher Horatius. Que faire ? Comment concilier mon amitié pour l'un et mon amour pour l'autre ?

● *Certes, mon cher correspondant, vous voilà dans une situation bien embarrassante et je ne donnerais pour rien ma place contre la vôte. Pourquoi faut-il que vous soyez amoureux de la femme de votre meilleur ami ? La Providence est parfois remplie d'insondables mystères et je ne puis vous dire qu'une seule chose : luttez de toutes vos forces et n'oubliez pas ce mot de l'Evangile : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. » Commencez par fréquenter moins assidûment la maison de votre ami. Prétextez des occupations, une charge de travail supplémentaire, des rendez-vous urgents, que sais-je ? En un mot, espacez vos relations. Peut-être arriverez-vous ainsi à émousser vos sentiments envers cette femme que viendrait peut-être remplacer une autre dans votre cœur.*

Fiancé S.O.S.

● *Ce n'est pas seulement dans les cinémas et dans les romans que se passent des faits comme ceux que vous me mentionnez. La vie est faite de drames parfois plus tragiques que l'histoire la plus rocambolesque. Puisque vous êtes ainsi parfaitement heureux avec votre fiancée, pourquoi tenez-vous tellement à la fréquentation d'amis et de camarades dont vous n'avez rien à gagner ? Mais n'exagérons rien et, de temps à autre, je ne vois aucun mal à ce que vous sortiez en groupe. Vos parents ont certainement tort d'être aussi intransigeants.*

Ma vocation

Je me sens attiré irrésistiblement vers le métier d'acteur. Croyez-vous que pour un Oriental il y ait des possibilités de percer dans cette voie en Europe ? Je connais le français parfaitement et c'est naturellement en France que je voudrais poursuivre cette carrière.

● *Je ne pense pas qu'il y ait beaucoup d'avenir dans cette branche pour un étranger. Et puis combien le chemin semé d'embûches ! Croyez-vous pouvoir arriver à un résultat parce que vous possédez quelques dons ? Je regrette de vous enlever vos illusions, mais s'il y a beaucoup d'appelés dans cette carrière, il y en a très peu d'élus, et vous ne tarderez pas à vous rendre compte combien ce métier est décevant. Je vous conseillerai donc de renoncer à vos projets et de diriger vos efforts dans un tout autre sens.*

Fleur du Liban (Beyrouth)

J'ai connu l'été dernier un jeune homme du Caire et nous nous sommes tout de suite plu. Nous n'avons d'ailleurs pas tardé à former ensemble des projets de mariage. Nos familles ont des situations équivalentes et tant ses parents que les miens envisageaient notre projet avec sympathie. Mais alors qu'il m'avait promis de m'écrire régulièrement, voilà deux mois que je suis sans nouvelles. Que faut-il penser de cette attitude, Horatius ? Dois-je lui écrire moi-même pour lui reprocher son silence, et croyez-vous qu'il m'aime toujours ?

● *Vous devez certainement lui écrire pour lui demander une explication. Pourquoi rester dans le doute ? Mais j'ai bien peur que, de caractère volage, votre ami ne se soit laissé prendre par une autre aventure ou qu'il n'ait tout simplement renoncé à son intention de vous épouser. Pourquoi ce silence ? Même malade il aurait pu vous adresser un mot ou charger un ami de le faire. En tout cas, rien ne vaut une situation claire. Vous saurez au moins à quoi vous en tenir d'une façon définitive.*

Je suis comme ça

● *Vous êtes comme ça, c'est votre affaire, mais il faudra certainement changer de caractère et de façon d'être si vous voulez vous faire des amis. Pourquoi cet orgueil démesuré qui n'est pas de mise et cette réserve excessive ? On arrive petit à petit à se transformer, à acquérir cette souplesse tellement agréable pour ceux qui vous entourent. Croyez-moi, faites tous les jours un effort. Rapprochez-vous tous les jours un peu plus de ceux que, par votre attitude, vous rebutez aujourd'hui. Vous les verrez d'eux-mêmes vous rechercher alors. Une fois le contact établi, tout ira de soi-même.*

HORATIUS

IMAGES
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
E. & C. ZAIDAN
Directeurs-Propriétaires
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. 27412.
ABONNEMENTS
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 100
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 130
Autres pays .... P.T. 160
Adresse : Poste Centrale - Le Caire









L'ÉCRAN de la Semaine

Les usines Schneider

TRAVAILLAIENT POUR L'ALLEMAGNE

L'aviation britannique vient de réussir un raid particulièrement dévastateur sur les fameuses usines d'armements, de réputation mondiale, qui appartiennent au magnat Schneider, et qui depuis l'armistice travaillaient jour et nuit au profit de l'Allemagne.

Cette opération a porté un rude coup à la production de guerre allemande. En effet, c'est dans les usines Schneider seules que certains canons de gros calibre pouvaient être fabriqués, ces établissements possédant l'outillage nécessaire : tours, machines, etc., pour la production de ces énormes pièces d'artillerie.

Eugène Schneider est un vieux collaborateur de l'Allemagne. Maître suprême du plus grand trust d'armements français — Schneider-Creusot — il possédait en même temps de gros intérêts dans l'Union Bancaire Européenne, laquelle contrôlait les fameuses usines Skoda en Tchécoslovaquie. Les députés français apprirent au cours de l'une des séances à la Chambre, et avec preuves à l'appui, que le dirigeant français de la Skoda avait, à plus d'une reprise, soutenu le mouvement nazi. Après l'invasion de la Tchécoslovaquie, en 1939, Schneider se débarrassa de ses actions de la Skoda, au profit des Allemands.

Déjà la guerre de 1914 avait démontré que les contacts entre les grands métallurgistes français et allemands n'avaient pas été rompus. Dès les premiers mois de la précédente guerre, les armées du Kaiser avaient conquis les régions dans lesquelles se trouvaient les mines du bassin de Briey, et les industriels allemands se hâtèrent d'exploiter à fond la richesse de ces gisements. Les Français bombardèrent ces établissements tombés aux mains de l'ennemi, une seule fois pendant toute la durée de la guerre. En 1916, on demanda au ministre de la Guerre, le général Lyautey, pour quelle raison aucune opération de bombardement n'avait été entreprise contre cette région qui ravitaillait abondamment l'industrie allemande. Il répondit qu'à plus d'une reprise il avait donné des ordres dans ce sens, mais que ses instructions n'avaient pas été suivies. Après la guerre, le journal « L'Information » publiait une lettre datée du 16 février 1919 qui révéla les véritables raisons de la bienveillance incroyable de l'état-major français à l'égard des établissements du bassin de Briey : les belligérants avaient souscrit à un accord tacite dans ce sens, accord sanctionné par De Wendel et Schneider pour les Français et par Thyssen et Roechling, maître des forges sarrois, pour les Allemands.

En 1933, un député radical-socialiste annonça à la Chambre qu'il avait des preuves irréfutables, établissant que Schneider-Creusot avait fourni à l'Allemagne des tanks français du dernier modèle, en les faisant passer d'abord par la Hollande. En mars 1940, il fut établi que depuis septembre 1939, la France n'avait cessé de fournir à l'Allemagne de grandes quantités de fer, qui voyageaient via la Belgique, contre du charbon.

Les grosses bombes de la R.A.F. ont mis fin une fois pour toutes à cette étrange collaboration.

Le soldat américain

N'EST PAS COMME LES AUTRES

Voici quelques réflexions d'un journaliste hongrois sur l'armée américaine, comparée à celles d'autres pays. M. Hans Habe qui en est l'auteur a vu les troupes de différentes nations à l'œuvre : Italiens en Abyssinie, Espagnols contre Espagnols, Français, Allemands et Russes dans leur invisible confrontation de la guerre d'Espagne. Il a voyagé en Amérique du Sud, il y a visité des camps et approché de très près la vie militaire. M. Habe s'est documenté, et il conclut : « L'armée américaine est différente dans son esprit et ses réalisations de toutes les autres. » Ces différences portent sur les points suivants :

1) Il n'y a pas pour le soldat américain une vie militaire et une vie civile. Etre soldat, c'est une profession comme toutes les autres. Quand les jeunes hommes se rencontrent pour la première fois, ils ne se disent pas : « Qu'est-ce que tu fais dans la vie ? » La vie, ils y sont sous l'uniforme et ils voient bien ce qu'ils y font.

2) Discipliné, dans l'armée américaine, ne veut pas dire désagréable. On confond dans certains pays les valeurs. La discipline est en elle-même une chose peu agréable. Il faut se contraindre et obéir. Mais il ne faut pas, sous prétexte de discipline, faire vivre les hommes dans la contrainte, et par exemple les faire travailler tout le temps et sans arrêt. La motorisation de l'armée a remplacé les chevaux par des machines et non par des hommes. Les Américains ont des loisirs. Ils travaillent, mais ils se reposent aussi et s'amusent.

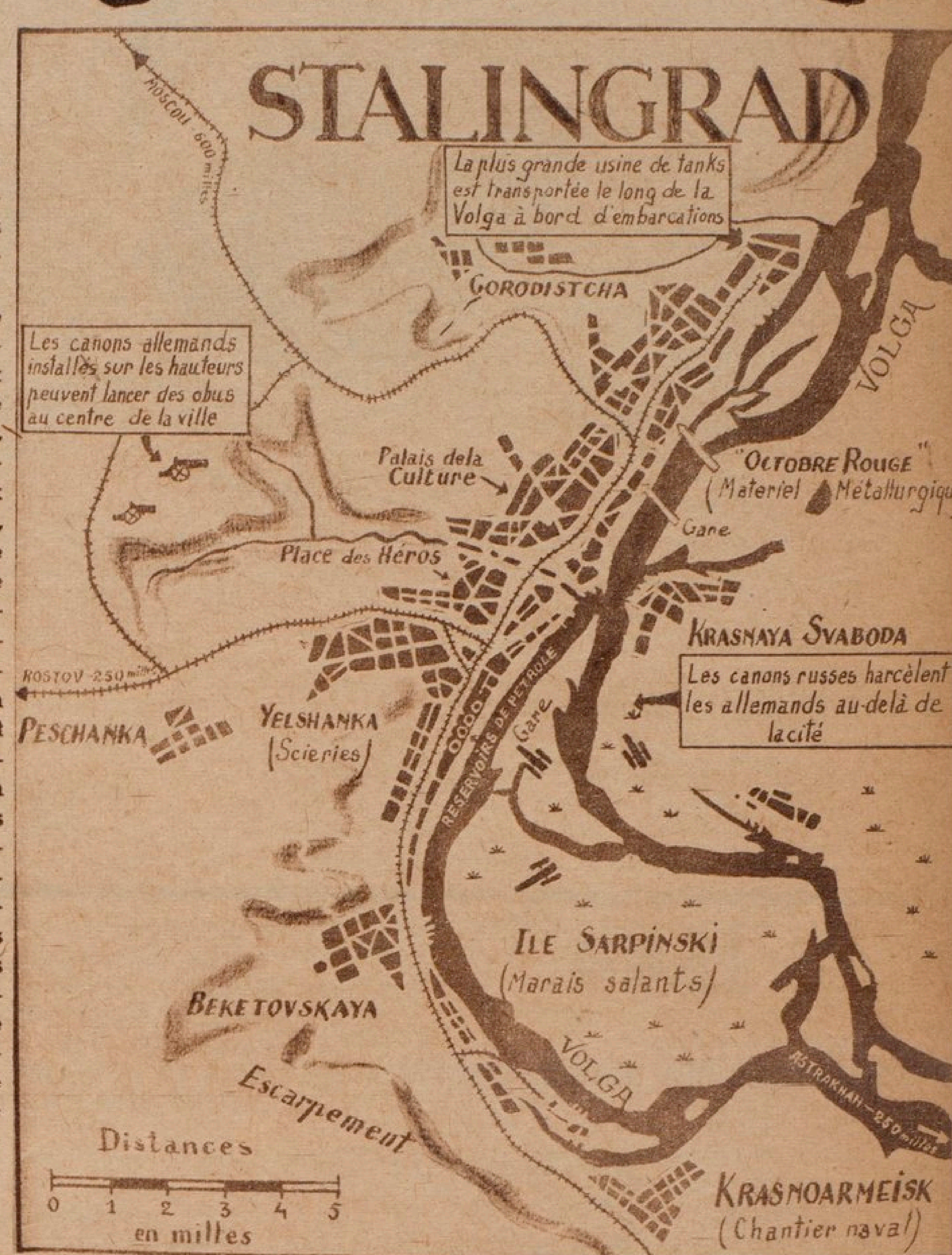
3) Ce n'est pas parce qu'elle est démocratique, que l'armée américaine manque de discipline. Démocratie en l'espèce que tout homme capable a une chance raisonnable de monter en grade. En fait, très nombreux sont les officiers qui sortent du rang où ils se sont signalés par leur valeur. Mais officiers et soldats américains mangent la même nourriture, sauf que les officiers paient leurs repas.

4) Un spécialiste doit-il nécessairement être un ignorant ? L'armée américaine tout en formant les techniciens nécessaires à ses différents services donne à chacun d'eux une telle formation générale que, si besoin en était, il s'adapterait après un très court entraînement à des conditions nouvelles et à un « métier » tout à fait différent du sien.

5) Et le plus beau : Les camps français, anglais et allemands ne manquent pas seulement de brosses à dents, de cinémas et de pharmacies — mais aussi de femmes ! On s'imagine vite en effet que des hommes qui, civils, vivent très honnêtement se transforment en brutes dès qu'ils ont endossé l'uniforme. A peine un camp d'entraînement s'était-il établi dans la banlieue de Lyon que la ville fondait une « Société pour la protection de nos jeunes filles ». En Amérique, tout le monde rend hommage à la tenue des troupes. Les femmes vivent cependant au milieu des soldats. Dans les camps, elles font tous les métiers où elles peuvent remplacer les hommes : coiffure, cantine, bibliothèque, poste, etc.

STALINGRAD TIENT TOUJOURS

C'est ce que nous disent, depuis plusieurs semaines, les communiqués de guerre, soulevant à l'égard de l'armée rouge l'admiration du monde. **La vaillante armée russe de Stalingrad, en effet, a non seulement résisté aux assauts furieux des armées nazies, mais a réussi à faire subir à celles-ci de lourdes pertes en contre-attaquant avec vigueur. Après le limogeage du général von Bock, qui commandait l'armée d'invasion nazie, le général von Hoth a échoué dans une deuxième offensive contre la ville d'acier, décevant considérablement les espoirs de Hitler. Ces jours derniers, l'offensive allemande semble s'être ralentie, mais on s'attend à une troisième attaque désespérée des nazis pour s'emparer de la célèbre cité.**



Owen Stanley

UNE RÉGION INGRATE

Depuis plus d'un mois, les Australiens, prenant l'offensive en Nouvelle-Guinée, ont balayé la région d'Owen Stanley de la présence de l'ennemi. Aujourd'hui, c'est autour de Kokoda que se déroule la bataille entre les troupes du général Mac Arthur et les Nippons. Qu'est donc cette région d'Owen Stanley?

Le pays des épices, du coprah et des perles — mais aussi le pays le plus fermé qui soit. Le pays que hantent des prospecteurs à la chasse à l'or — mais le pays qui n'a ni routes, ni chemins de fer, ni trains, ni automobiles. Pour y pénétrer et s'y mouvoir, l'homme doit recourir à son ingéniosité, à sa souplesse et à ses muscles. S'il manque de l'une ou l'autre qualité ou si ses membres n'ont pas toute la vigueur voulue, qu'il renonce à y entrer : cela vaudrait mieux pour lui. Il risquerait sa vie au bord d'un précipice qui donnerait le vertige à ses nerfs mal entraînés. Un faux pas le mettrait à la merci des torrents dont le courant, après les fréquents déluges de la région, emporte des troncs d'arbre, quelquefois gros comme une petite maison...

« Arbres de la forêt, vous connaissez mon âme... » Leurs rangs épais, leurs feuillages qui s'enchevêtrent, la faune tropicale qui les hante en font comme des fantômes. Le soleil n'y pénètre pas. C'est toujours la nuit, à l'exception des rares clairières qu'un mince rayon arrive à éclairer. Ils affectent les formes les plus bizarres : leurs troncs s'entrelacent parfois comme d'immenses corps de serpents roulés sur eux-mêmes, ou se figent dans des attitudes de King-Kong hiératiques. Ces immenses géants vont-ils se jeter sur l'homme assez audacieux pour affronter leur domaine ? Non. Les indigènes de la Nouvelle-Guinée les ont apprivoisés. A pas légers, chaussés de sandales spéciales sans lesquelles ils glisseraient sur la mousse humide ou se feraient mordre par mille et un insectes, ils se meuvent entre eux, tantôt grimpant, tantôt abattant à la hache les lianes qui s'obstinent à leur refuser le passage.

Ces populations primitives avaient encore il y a quelques années les mœurs de la jungle. Le plus fort y imposait sa loi. Elles vivent de la chasse et des produits tropicaux. Les Australiens qui tiennent de la S.D.N. le « mandat » de les administrer les civilisent peu à peu. L'instruction se répand, lentement, dans ce pays — mais se répand quand même. Et, suprême triomphe du gouvernement central, dans des régions où le guet-apens était quotidien, on peut aujourd'hui circuler sans armes et sans danger...

A GUADALCANAR :

cuisine spéciale et monnaie inédite

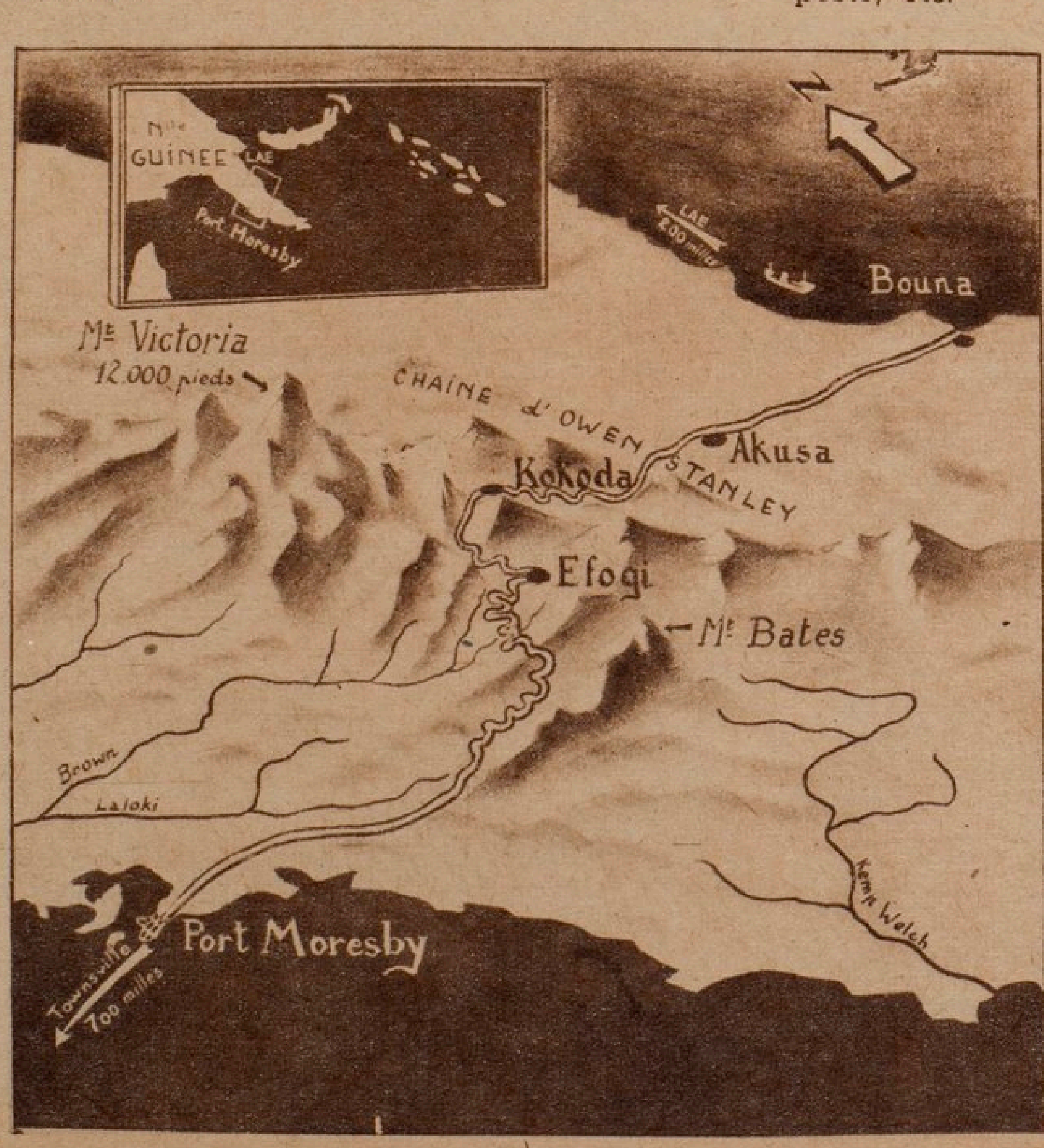
La lutte devient âpre, dans le sud du Pacifique, pour la possession des îles Salomon, position-clef dont les deux adversaires en présence cherchent à avoir la maîtrise.

L'une de ces îles, Guadalcanar, tout en étant la plus grande de l'archipel, semble avoir également pour les belligérants une importance particulière. Elle est, par ailleurs, la plus intéressante de toutes au point de vue ethnographique. Elle a 6.100 kilomètres carrés de superficie et se trouve dans la partie méridionale des Salomon. Découverte en 1567 par le navigateur espagnol Mendana, elle lui doit son nom mi-arabe : « guadal », déformation de « wadi », vallée, préfixe qu'on retrouve dans une série de noms espagnols.

Les indigènes de Guadalcanar, et généralement des îles Salomon, constituent une race saine, vigoureuse. Les hommes ne sont pas taillés en athlètes, mais leurs formes sont bien prises. On rencontre rarement chez eux des difformités.

Ces indigènes, mélange de Polynésiens, de Mélanésiens et de Malais, sont dangereux. Un grand nombre de voyageurs, aux siècles derniers, ont eu à le constater. Les Salomoniens, notamment les indigènes de Guadalcanar, sont particulièrement féroces. Ils sont, au surplus, cannibales. Ils mangent leurs prisonniers, leurs malades, et surtout les étrangers blancs. Leurs palais ont une prédilection pour la chair de ces derniers. Ils la mangent crue, rôtie, hachée et abondamment épicée. Devant les cases misérables qui leur servent d'habitations, on voit toujours des quartiers de viande humaine accrochée à l'air. Ces cannibales ont la cuisine la plus variée et sont peut-être les seuls au monde à garder la chair de leurs victimes en conserves, pour la mauvaise saison. Ils la mettent dans des calebasses spéciales, avec des ingrédients qui lui conservent son goût mais lui donnent une odeur nauséabonde.

Les habitants de Guadalcanar n'ont pas seulement cette spécialité. Ils ont aussi une monnaie inédite, la plus originale du monde. En effet, ce qui leur sert de monnaie, ce sont les dents des victimes humaines et celles des chiens. Ces dents servent aussi de parures et d'ornements. On évalue la fortune d'un homme au nombre de chiens qu'il possède ainsi qu'à la quantité de dents humaines et canines qu'il détient. Cette quantité constitue également la preuve du courage, car elle indique le nombre d'hommes abattus et mangés ainsi que celui des chiens pris à la chasse ou enlevés aux voisins.

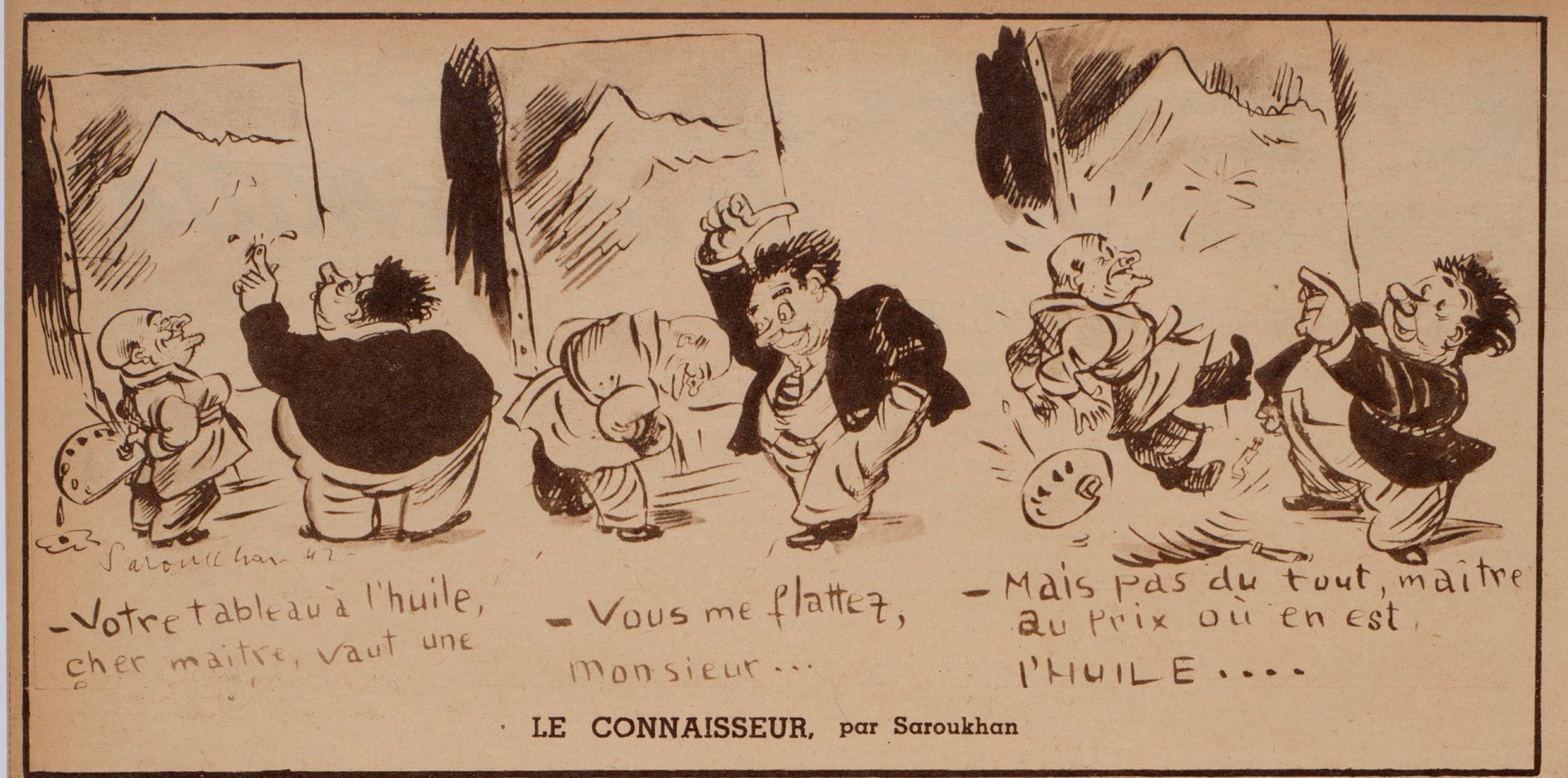


AUTOUR D'OWEN STANLEY

Le 18 septembre, les troupes australiennes ont lancé contre les Japonais qui se dirigeaient vers Port-Moresby une grande contre-offensive. Parvenus à les repousser jusque dans les environs de Kokoda, des opérations locales ont lieu actuellement entre les deux armées. Mais on s'attend à une bataille prochaine de grande envergure. Cette carte montre les régions montagneuses d'Owen Stanley où se livrent les combats en cours.

A NOS LECTEURS

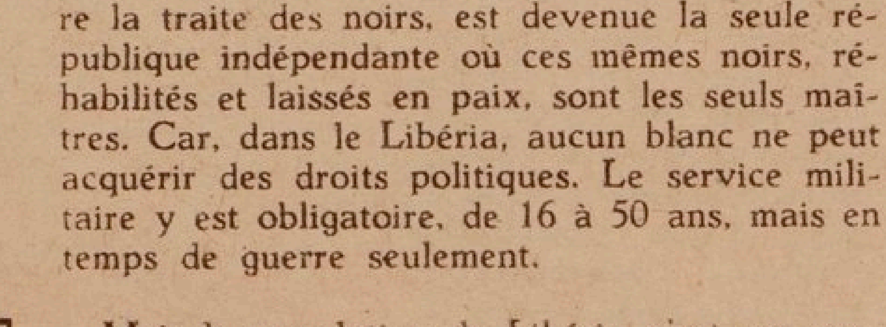
A partir du prochain numéro, IMAGES sera mis en vente le vendredi après-midi au Caire et le samedi matin à Alexandrie au lieu du dimanche.



LE CONNAISSEUR, par Saroukhan

Libéria

RÉPUBLIQUE DES NÈGRES LIBÉRÉS



A la suite de conversations intervenues entre le délégué du président Roosevelt et le président de la République de Libéria, les troupes américaines ont débarqué la semaine dernière en territoire libérien.

En 1816, un groupe de philanthropes américains se réunit en congrès à Washington pour examiner le cas des nègres tirés de l'esclavage et rapatriés en Afrique. Le congrès décida de donner à ces esclaves libérés un territoire neutre où ils s'exerceraient en se gouverner eux-mêmes et prouveraient ainsi leur aptitude à se civiliser sans autres guides que des missionnaires, chargés seulement de leur éducation religieuse.

Dès l'année suivante le projet fut mis à exécution et la première expérience eut lieu. On choisit une petite île, Cherlero, où l'on installa quelques familles de nègres. Le résultat fut un échec complet. Les philanthropes américains ne désespérèrent pas et recommencèrent l'épreuve en 1821. On acheta, à l'Est du cap Mesurado, sur la côte occidentale de l'Afrique, un territoire où l'on établit trente familles. L'établissement reçut le nom de Monrovia, en l'honneur du célèbre Monroë, président des Etats-Unis. D'autres familles de nègres émigrèrent d'Amérique pour aller rejoindre celles qui s'étaient établies sur le territoire africain, berceau de leurs ancêtres.

En 1826, les nègres de Monrovia proclamèrent leur petite patrie « Etat indépendant » et l'agrandirent par l'acquisition d'autres domaines avoisinants. Cette acquisition n'eut pas lieu sans violence. Certains territoires furent achetés. D'autres furent conquis. Le gouverneur Ashmoun donna à l'Etat ainsi constitué et agrandi le nom de « Libéria ». A Ashmoun succédèrent Buchanan et Roberts. En 1847, le nouvel Etat fut organisé en République et eut une constitution calquée sur celle des Etats-Unis. Son nom officiel fut ainsi déterminé : « République Libre et Indépendante de Libéria ». La constitution fut approuvée le 26 juillet 1847. Suivant cette constitution, la République a un Sénat nommé pour quatre ans, une Chambre élue pour deux ans, un Président élu pour deux ans, un vice-président et des ministres. Les élections ont lieu par suffrage universel. Monrovia est le siège du gouvernement. Les principales villes de la République sont Buchanan, Robertsport, Grand Bassa, Cape Palmas.

Actuellement, le Libéria couvre une superficie de 94.500 km. carrés et compte environ deux millions d'habitants. Il est situé entre la colonie anglaise de Sierra Leone à l'Ouest et la Côte d'Ivoire française à l'Est.

Ainsi, ce pays, qui forme une partie de la Côte des Graines ou Guinée, et où l'on ne se rendait avant le dix-neuvième siècle que pour faire la traite des noirs, est devenue la seule république indépendante où ces mêmes noirs, réhabilités et laissés en paix, sont les seuls maîtres. Car, dans le Libéria, aucun blanc ne peut acquérir des droits politiques. Le service militaire y est obligatoire, de 16 à 50 ans, mais en temps de guerre seulement.

Mais la population de Libéria n'est pas seulement composée d'anciens esclaves libérés. Ces derniers ne forment même pas la grande majorité des habitants. Il y a aussi les tribus originaires de ce territoire, actuellement dominées par les nouveaux maîtres, et avec lesquels elles ont eu souvent des démêlés sanglants. Il y a seulement quelques années, le gouvernement eut à réprimer une révolte et employa des moyens d'une brutalité inouïe. Les anciens esclaves ont prouvé qu'ils n'étaient pas des maîtres commodes.

Si les nègres sont pour la plupart chrétiens, les autres habitants, les Kous, les Gbeilis, les Mandès, les Golas, sont en majorité fétichistes.

On s'accorde généralement à convenir que l'expérience d'un Etat nègre indépendant, pour les descendants des anciens esclaves affranchis, a échoué et que le Libéria n'est pas la République idéale qu'avaient rêvé les anti-esclavagistes philanthropes d'Amérique, en 1816. Les anciens esclaves et leurs descendants sont demeurés foncièrement imbus de l'esprit de caste et très paresseux. Ils se contentent d'exploiter les étrangers et de pressurer les indigènes, habitants originaux du pays.

La côte de Libéria est le point d'Afrique le plus proche de la côte brésilienne. Par ailleurs, le Libéria se trouve pour ainsi dire enclavé dans l'Afrique-Occidentale française. Ces deux particularités en font une position stratégique de premier plan par rapport aux hostilités qui pourraient éclater dans cette partie du continent africain.

Pas d'Allemands

DERRIÈRE LES LIGNES RUSSES

Dans tous les pays ayant une minorité germanique, les nazis ont été très actifs. C'est que l'organisation de ces minorités a pour objet non seulement de servir la propagande du Reich, mais aussi celui d'exécuter les desseins du haut commandement allemand.

On l'a constaté en Tchécoslovaquie, où les Sudètes ont préparé le terrain aux armées d'occupation d'Hitler. On l'a vu en Hollande, où une cinquième colonne pro-germanique a pris une part active aux opérations militaires.

Aujourd'hui l'armée allemande est à proximité de la Volga. Trouvera-t-elle, parmi les 600.000 habitants de la fameuse République allemande, des éléments pouvant constituer une cinquième colonne agissante derrière les lignes russes ? Déjà l'année dernière, lorsque les Allemands menaçaient Moscou, diverses tentatives de sabotage furent enregistrées dans la République allemande de la Volga. Ses habitants, établis en Russie sous le règne de Catherine, n'ont jamais entretenu des relations très amicales avec les Russes. Ils ont toujours refusé de parler le russe, d'épouser les femmes russes. Ils continuent à parler allemand et à se considérer comme des Européens civilisés, parce que leurs villages — il faut le reconnaître — sont plus propres que les villages russes. Dans une Russie menant une guerre de vie ou de mort, ils pourraient constituer une menace sérieuse.

Réalistes comme ils se sont toujours montrés, les dirigeants de l'U.R.S.S. ne pouvaient méconnaître un tel danger. Aussi, depuis septembre 1941, un décret fut publié ordonnant la déportation en Sibérie ou en Asie centrale de toute la population germanique de la République allemande de la Volga. Les Russes n'ont pas voulu exposer à un risque quelconque le centre de Saratov, ainsi que la rivière et la ligne de chemin de fer principales reliant le front du Sud à l'Oural.

Ce transfert de toute une population ressemble à celui des Polonais en 1939. Il a été opéré dans les meilleures conditions possibles, chaque famille ayant été autorisée, semble-t-il, à emporter avec elle jusqu'à concurrence de deux tonnes d'effets et de meubles.

Parmi les 600.000 Allemands affectés par le décret de Moscou, plusieurs milliers ont donné des preuves de leur attachement aux institutions de l'U.R.S.S. Mais on ne peut en dire autant de tous les domestiques, originaires de cette République, qui servent habituellement dans les familles étrangères de Moscou. Témoin l'anecdote suivante qui fut rapportée à Alexander Werth, correspondant spécial de Reuter, au cours de son séjour dans la capitale russe l'année dernière :

L'un de ses prédécesseurs avait une servante allemande de la Volga. Un jour, il la renvoya. Une demi-heure plus tard, un de ses amis de l'ambassade allemande lui téléphona et lui demanda — tout à fait par hasard — s'il avait besoin d'une domestique très capable, originaire de la République allemande. Le correspondant britannique n'eut pas de peine à déduire, que l'ambassade allemande s'intéressait à ses activités et qu'elle était anxieuse de remplacer par une personne de confiance sa précédente espionne chez lui.

De tels incidents, ainsi que l'attitude générale des Allemands de la Volga, justifient la décision réaliste de Moscou.

LES TROUPES GRECQUES DANS LE DESERT

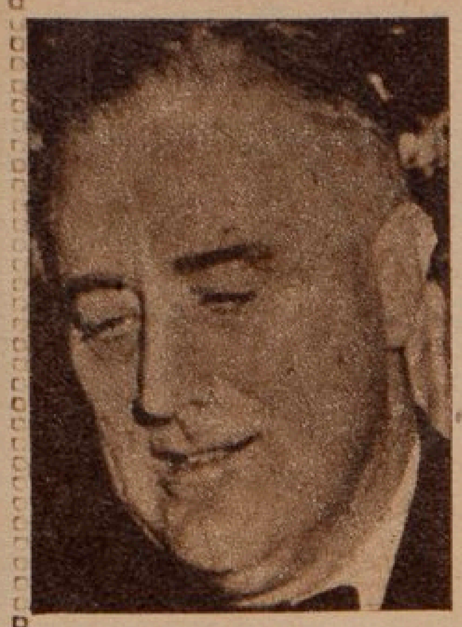


Des troupes d'infanterie grecques prennent position sur un monticule dans le désert.



Des artilleurs mettent en état leur canon de 25 livres. Les troupes grecques ne tarderont pas à être à l'honneur.

ROOSEVELT A GARDE LE SOURIRE



Son immense popularité dans le monde entier, son élection pour un troisième terme, la première fois dans l'histoire américaine, ses vastes pouvoirs et ses graves responsabilités en tant que chef suprême des forces terrestres, navales et aériennes des Etats-Unis n'ont pas réussi à altérer l'homme en Roosevelt. Des succès moindres ont fait naître en certains leaders un orgueil sans limite et une prétention démesurée. Dans d'autres cas, les soucis du pouvoir ont assombri le caractère des chefs.

Mais Roosevelt, lui, a gardé son magnifique équilibre, son caractère jovial et son sens de l'humour. Il est demeuré le même narrateur à l'esprit alerte et à la répartie vive que ses visiteurs ont toujours connu. Ses anecdotes, toujours courtes, sont racontées avec cette simplicité qui leur donne tant de charme. De temps à autre, son rire joyeux éclate au moment opportun. Il a aussi le don de savoir écouter les histoires des autres et de se plaisanter lui-même quand il le faut.

Ses meilleures anecdotes ont trait à des aventures nautiques. On sait que le Président américain est un fervent du yachting, malgré son infirmité physique. Il a raconté comment il lui arriva, une seule fois dans sa vie, de gagner une course à la voile.

Lorsqu'elle doubla le drapeau placé à mi-chemin, son embarcation était la dernière, comme d'habitude. Au retour, un vent violent souffla brusquement de la côte et fit chavirer la barque qui était en tête. Les barques suivantes chavirèrent l'une après l'autre sans avoir eu le temps de pratiquer une manœuvre pour se sauver. Mais Roosevelt était si loin qu'il réussit à ramener sa voile principale. Cela lui permit d'arriver seul et de gagner la course !

On lui raconta qu'un jour, à l'examen de Cambridge, la question suivante fut posée à l'un des candidats : « Quelle est la cause de l'électricité ? » L'étudiant ne pouvait pas répondre, mais il assurait qu'il avait connu la réponse quinze jours plus tôt. L'examinateur d'observer : « Mr Jones, c'est là une des plus grandes tragédies de l'histoire de la science. Il y a quinze jours, seuls vous et le Tout-Puissant connaissiez la réponse à cette question et vous l'avez oubliée ! »

« Ceci me rappelle, dit le Président, un incident arrivé à l'école de mon village. Le professeur demanda : « Qui a découvert l'électricité ? » Il y eut un moment de silence, puis l'un des élèves leva la main et dit : « Pardon, monsieur, c'était Benjamin Franklin ou Franklin Roosevelt, mais je ne peux vous dire lequel des deux. »

Ainsi, le Président laisse rarement passer une bonne histoire sans en raconter une meilleure de son propre répertoire.

On lui narra une fois cette anecdote authentique qui eut pour cadre un comté éloigné de East Anglia, pendant les élections générales de 1885. Joseph Chamberlain avait adopté comme slogan de sa campagne électorale « Trois acres et une vache pour chaque ouvrier agricole ». Le lendemain des élections, un paysan arriva au bureau où il avait donné son bulletin de vote, tenant un licou. Il demanda la vache qu'il voulait ramener avec lui !

Cette histoire rappela au Président celle de Lady C., une noble dame écossaise, grand amateur de courses de chevaux, qui se rendait à un ranch américain. Un autre Ecossais qui voyageait avec elle télégraphia au ranch : « J'amène Lady C. à la gare de chemin de fer ». Le directeur du ranch, croyant que Lady C. était le nom jument, envoya à la gare l'un de ses garçons d'écurie, porteur d'un licou !

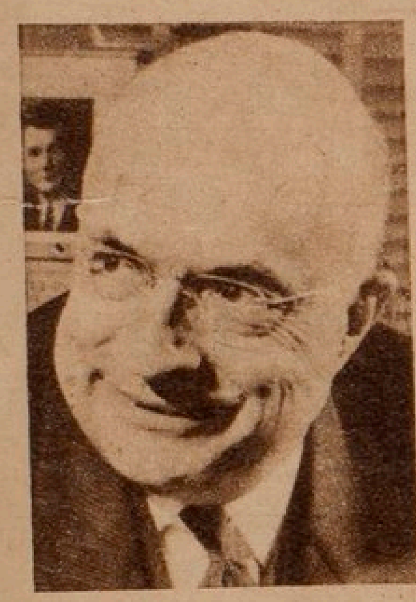


AU CLUB DES INFIRMIERES

Il y a quelques jours eut lieu, sous la présidence de Lady Lampson, femme de l'ambassadeur britannique en Egypte, l'inauguration du club des infirmières de l'armée britannique. La réception organisée à cette occasion, et qui rassembla un certain nombre de personnalités, fut une belle manifestation envers l'élément féminin de la Huitième Armée.

Henry Kaiser

« LE MAGICIEN »



Récemment, dans une déclaration à la presse, le plus grand constructeur naval que le monde ait jamais connu, Henry J. Kaiser, a abordé une question des plus importantes de l'après-guerre. Aujourd'hui, a-t-il dit, tous les travailleurs des nations combattantes sont à la tâche. Le spectre du chômage a assombri les dernières années qui ont précédé le présent conflit, mais les masses ouvrières ne doivent pas vivre dans la crainte du retour d'un pareil état de choses après la guerre. Tous ceux qui prennent part actuellement à l'effort de guerre seront appelés demain à reconstruire le monde dévasté. Il faudra plus de vingt ans pour que tous les travaux dont on envisage déjà la nécessité soient achevés. L'organisation économique du monde de demain sera établie sur des bases saines et équitables pour tous.

Henry J. Kaiser est actuellement l'homme le plus admiré d'Amérique. Ses chantiers navals ont accompli de véritables miracles, et par delà l'Atlantique on ne l'appelle plus que « le Magicien ».

Toute sa vie durant, Kaiser a été l'apôtre de l'impossible. Il est l'un des magnats de la production du ciment. Lorsqu'il commença ses activités dans ce domaine, il mit immédiatement à l'œuvre son puissant génie. Par exemple, il avait remarqué que le chargement des bateaux transportant le ciment était trop lent. Pourquoi embarquer ce produit dans des sacs, alors qu'on pouvait le pomper en vrac à l'instar des grains et des céréales ? Sitôt dit, sitôt fait. Quelque temps plus tard, les navires qui mettaient six jours pour recevoir leur cargaison de ciment étaient en mesure de prendre la mer après vingt-quatre heures seulement de chargement.

C'est également Kaiser qui osa le premier monter des pneus sur des brouettes. On le traita de loufoque et d'original. Mais on s'empressa de l'imiter lorsqu'on se rendit compte que par ce système le rendement du travail des terrassiers était deux fois supérieur.

Dans toute l'Amérique du Nord, il n'existe peut-être pas une œuvre gigantesque à laquelle Kaiser n'a pas pris part. Il organisa la construction du colossal barrage du Colorado, et sa décision et son esprit d'initiative permirent une des plus grandes victoires remportées sur la nature. Plusieurs millions de mètres cubes de roc furent déblayés pour permettre la construction de cette muraille géante.

Henry Kaiser est entouré d'une équipe de jeunes, à laquelle il accorde toute sa confiance, et dont il accepte les conseils et les suggestions. Il est efficacement assisté par ses deux fils, Edgard et Henry Jr.

Nul autre que le magicien, qui fournit actuellement trois navires par jour aux Alliés, n'était mieux placé pour rassurer les ouvriers quant aux certitudes de l'après-guerre.

Volontaires arabes

DANS L'ARMÉE AMÉRICAINE

Les nouvelles d'Amérique deviennent de plus en plus abondantes et précises au sujet des volontaires arabes dont le nombre grossit de jour en jour, dans les rangs de l'armée américaine. Ce vocable « Arabe » désigne, aux yeux des Américains, presque tous les émigrés orientaux aux Etats-Unis et qui sont en majeure partie des Libanais. Viennent ensuite les Syriens, les Palestiniens, quelques Egyptiens et Nord-Africains. D'après les journaux de langue arabe paraissant à New-York, plus de cinquante mille émigrés libanais se seraient enrôlés dans l'armée américaine.

Nombreux sont les émigrés libanais et syriens qui servaient dans l'armée américaine avant la guerre et qui y ont acquis des grades élevés. Ces volontaires semblent avoir une prédilection pour l'aviation, dont la carrière comporte généralement plus de risques, même en temps de paix.

Les journaux arabes d'Amérique consacrent une rubrique spéciale à ces volontaires, citent leurs déplacements et publient leurs noms par listes dressées suivant leurs villages ou leurs villes d'origine. Ainsi, nous avons relevé dans le journal « Al Hoda » près de cent noms de volontaires originaires d'un seul petit village libanais, dont le nombre d'habitants, au Liban même, ne dépasse pas 2.500 âmes et qui compte près de 500 émigrés en Amérique.

Ajoutons que parmi les troupes américaines déjà arrivées dans le Proche-Orient se trouvent plusieurs émigrés libanais engagés volontaires, dont le premier soin, en mettant le pied en Orient, fut de se rendre au Liban pour revoir leur village natal.

Les émigrés d'Amérique, en 1942, diffèrent considérablement de ce qu'étaient leurs aînés avant 1914. Naguère, ces émigrés étaient considérés comme sujets de l'Empire ottoman et les questions de nationalité, de race, ne se posaient pas avec la même acuité que depuis les traités résultant de la dernière guerre.

En 1942, les émigrés ont déjà eu le temps de mettre leurs papiers en règle. Ils ont dû opter pour une nationalité déterminée. Une bonne partie des Libanais ont opté pour leur nationalité d'origine. D'autres ont acquis la nationalité américaine. Mais les uns et les autres trouvent auprès du gouvernement américain la même sollicitude. Les uns et les autres remplissent à l'égard du pays où ils ont trouvé une si large hospitalité les mêmes devoirs : ceux du citoyen américain, en temps de paix comme en temps de guerre.

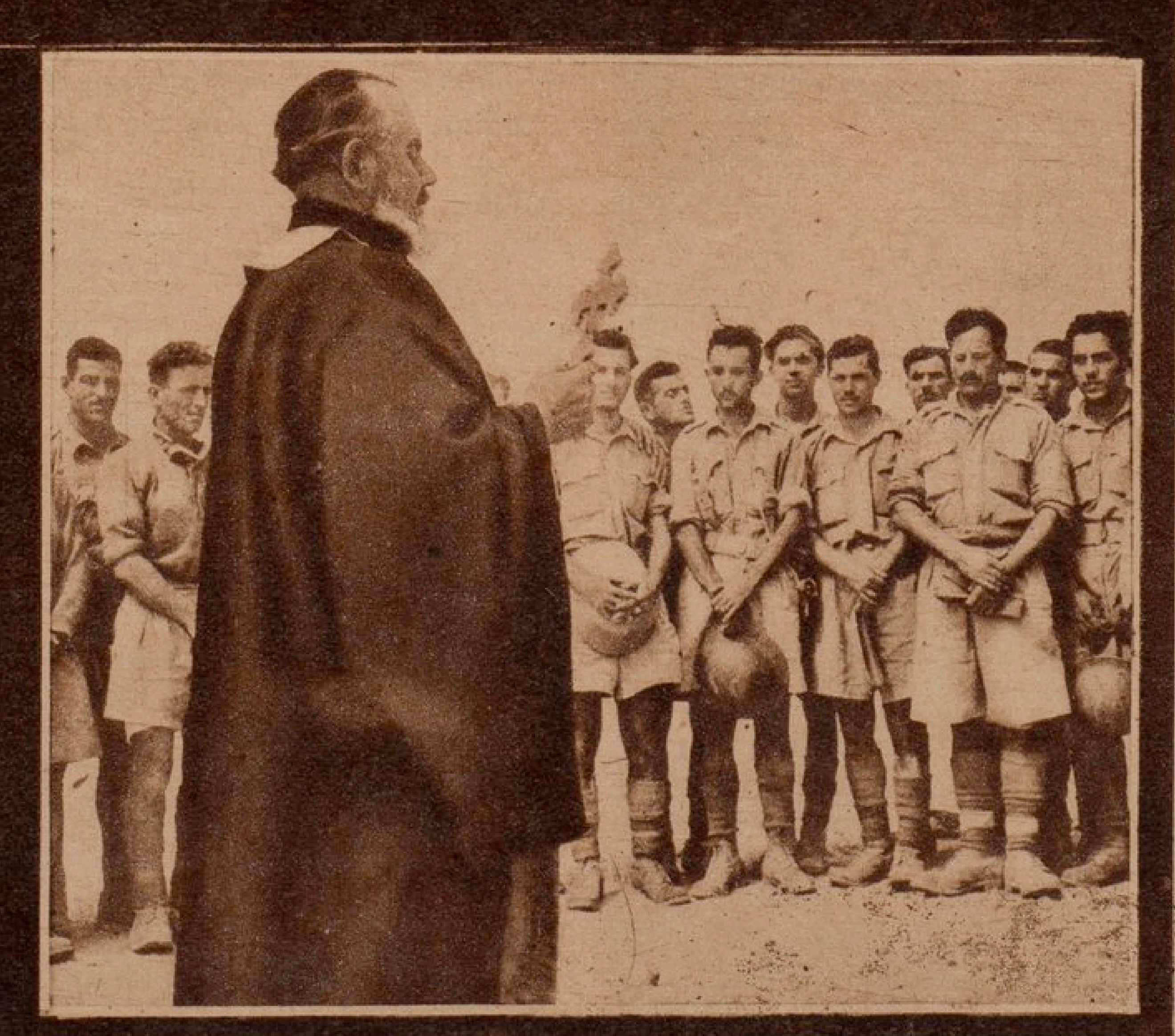
Mais ce sentiment de loyalisme et de dévouement que manifestent les peuples arabes à l'égard de la grande république démocratique n'a pas seulement pour source et pour raison le fait que près d'un demi-million d'émigrés se trouvent établis dans le nouveau monde. Il provient également de ce que les Etats-Unis ont largement contribué à l'expansion de la culture et de l'enseignement dans le Proche-Orient. Les universités, les écoles, les hôpitaux, les orientalistes ont marqué profondément de leur empreinte la renaissance littéraire, et scientifique de l'Orient arabe. Et dans cet Orient reconnaissant, la sympathie de ceux qui ont connu l'Amérique à travers le prisme culturel n'est pas moins profonde envers le peuple américain que celle des émigrés qui vivent en Amérique.

Signalons enfin les rapports économiques entre les Etats-Unis, d'une part, et l'Egypte, la Syrie, le Liban et l'Irak, d'autre part. Ces rapports ont fait, au cours des dernières années, des progrès considérables et la guerre est venue les développer encore davantage.

Après avoir subi un entraînement intense en Palestine, l'armée grecque, composée de troupes échappées de Grèce et de Crète, et de ressortissants grecs des pays du Moyen-Orient, vient d'occuper un secteur important dans le désert de l'Ouest. Equipé de la même façon que les troupes britanniques, ce corps d'armée ne tardera pas à se distinguer sur le front du désert où, déjà, il a pris contact avec l'ennemi. Voici quelques photos représentant les troupes grecques en action dans le désert.



Quelques soldats hellènes en train de creuser des tranchées dans le sable.



Chaque dimanche, un service religieux est célébré pour les troupes par le père Tanosaides, que l'on voit ici bénir ses soldats.

Von Bock

EST LIMOGÉ POUR LA SECONDE FOIS

« La vie des hommes, dans la bataille, ressemble à l'argent — qui n'a de valeur que si on le dépense. » Telle est la formule du maréchal von Bock qui commandait les armées allemandes sur le front de Stalingrad.

On a trop dit que nous vivions des temps nouveaux, que la victoire dépendrait du matériel, que la machine resterait maîtresse, en définitive, du Destin. Hélas ! il ne faut pas minimiser l'apport des hommes, il ne faut pas, à force de prôner l'importance du « potentiel industriel », réduire à néant celle du « potentiel humain ». S'il en fallait une démonstration, les millions de morts qui sont du côté allemand la rançon d'une terrible offensive suffiraient à le démontrer.

Tout compte fait, le maréchal von Bock résume dans une image saisissante ce qui se passe actuellement sur le front de Russie.

Quand il dirigeait déjà les opérations en Pologne, il avait rompu avec la méthode de lent investissement, avec ces « blitz » successifs chers aux autres généraux, pour un système infiniment plus dynamique. Von Bock lançait ses divisions à l'assaut sans tenir compte des pertes. Les récits que nous avons eus ici de la campagne de France concordent du reste à dire que les Allemands avançaient par vagues innombrables : « l'interminable marée allemande », affirmaient les télégrammes. Lorsque, dans le Reich même, certains critiquaient sa façon d'envisager les opérations et s'élevaient contre le nombre des pertes humaines qu'elle entraînait : « Des pertes ? rétorquait von Bock. Nous avons certes des milliers de pertes, mais ces pertes sont nécessaires. »

D'après lui, le sang allemand n'était pas versé en vain. Les droits du Reich sur la Pologne seraient plus tard fondés sur les sacrifices de ses enfants.

Hitler avait une première fois désigné von Bock pour l'attaque contre Moscou défendue par Timochenko. Malgré les effectifs considérables engagés, la capitale soviétique ne tomba pas. Von Bock fut relevé de son commandement et remplacé par von Runstedt. Mais le Führer le rappela quand il assigna comme objectif à ses armées les champs pétrolifères du Caucase. De nouveau, aujourd'hui, von Bock se trouve face à face avec Timochenko. Et, de nouveau, il a perdu la partie, puisqu'il vient d'être limogé pour la seconde fois pour avoir échoué dans son objectif.

Un coin de Palm Beach, tout à fait pittoresque et qui obtint un succès considérable.

Le fleuve Amazone en visite chez Neptune, un des tableaux vivants les plus réussis de la fête donnée dans les jardins de S.A. la Princesse Chévikiar au profit de l'œuvre « Mohamed Aly ».

Vision des Mille et une Nuits...

LE GALA DE MOHAMED ALY

La fête organisée par S.A. la Princesse Chévikiar au profit de l'œuvre « Mohamed Aly El Kébir », qui eut lieu le samedi 17 octobre dans les jardins du palais de la princesse, revêtit un éclat incomparable. Ce fut une vraie féerie de tableaux, de reconstitutions et de défilés pittoresques qui nous promenèrent quelques heures durant dans un monde imaginaire où le merveilleux ne le céda qu'à la grâce des protagonistes. Une foule nombreuse, parmi laquelle on comptait un nombre considérable de personnalités égyptiennes et étrangères, se pressait à travers le parterre fleuri du parc où se dressaient, ici et là, des constructions pittoresques spécialement aménagées pour la circonstance.

L'on assista aux reconstitutions les plus somptueuses et aux tableaux vivants les plus évocateurs représentés par des dames, des jeunes filles et des jeunes gens de la meilleure société.

Plusieurs pistes de danse accueillaient les nombreux couples qui se pressaient dans leur enceinte et des jazz entraînants firent entendre les meilleurs airs de leur répertoire, tandis que les différents bars servis par les dames les plus élégantes de la société voyaient affluer une nombreuse clientèle. On sacrifia même à la Dame de Pique dans un pavillon spécial où deux tables de baccara firent de belles recettes au profit de l'œuvre, tandis que la boule, à l'extérieur, trouva quantité d'amateurs, indifférents au gain ou à la perte puisqu'il s'agissait là d'une œuvre charitable. Et ce n'est qu'aux petites heures du jour que la foule se décida à quitter les lieux, emportant de cette fête une impression inoubliable.

Le succès fut tel que la même soirée fut redonnée hier soir dont nous n'avons pu encore avoir les échos.

Félicitons chaleureusement S.A. la Princesse Chévikiar, son époux, S.E. Ilhamy pacha, et les dames du comité, à qui revient tout le mérite de cette soirée enchanteresse.



Le café arabe, où le narguilé et le thé vert furent à l'honneur.



Une vue de Schéhérazade qui ressuscita une page des Mille et une Nuits.



(d'après « Collier's »)

Non, ce n'est pas le cinéma qui nous montrera comment cette nation s'est bâtie en un peu plus d'un siècle et demi d'existence. La guerre a révélé au monde ce dont très peu de gens semblaient se douter, à savoir que l'Amérique a travaillé dur, depuis le jour de la déclaration de l'indépendance. Et si la cause alliée dispose aujourd'hui d'un potentiel formidable qui lui assure une supériorité écrasante sur les puissances qu'elle combat, cela est dû, en très grande partie, au travail nord-américain.

Dans ce pays de rêve, toutes les ambitions sont permises. Le décrotteur de chaussures aussi bien que le vendeur de journaux peuvent aspirer à devenir millionnaires ou bien présidents de la République. La route vers le succès est terriblement ardue, car il faut lutter contre la volonté, l'intelligence, la capacité de millions de jeunes gens qui ont entrepris la même course vers l'amélioration morale et matérielle. Mais le jeune Américain qui entre dans la vie sait pertinemment bien qu'il a sa chance au même titre que les autres. L'égalité n'est pas un vain mot, au delà de l'Atlantique.

Dans les métropoles, dont les cinémas ne nous montrent que les aspects luxueux et brillants, des centaines de milliers d'hommes et de femmes travaillent du matin au soir. Dans les bureaux, dans les administrations, dans les usines, dans les magasins, une activité bourdonnante, incessante, règne sans interruption.

De bon matin, c'est un afflux grouillant vers les centres de travail. Pas un retard, ne serait-ce que de quelques secondes. Chacun est à son poste, attaque sa tâche avec bonne humeur. Tout se déroule sans accroc, car les incapables, les personnes mal préparées, les paresseux, n'ont pas de place dans une civilisation dont l'efficience est la première condition de maintien. Au milieu de la journée, une sonnerie retentit. Trente minutes pour absorber un déjeuner sur le pouce. Ensuite on travaillera de nouveau sans défaillance jusqu'au soir. Le mot « sieste » est inconnu dans la grande république nord-américaine. Le temps n'est pas seulement de l'argent, mais il représente des affaires, des appareils, des machines qui devront servir l'humanité en temps de paix aussi bien qu'en temps de guerre.

Les Américains ont leurs taudis, leurs misères, leurs souffrances, leur pauvreté, à l'instar de tous les autres peuples du monde. Chaque degré gravi dans l'échelle sociale est, pour l'Américain, le résultat d'efforts inouïs, qui feraient peur à n'importe quel homme ambitieux d'Europe ou d'Afrique. La crise de 1929 a ruiné un grand nombre d'Américains fortunés. Alors qu'un pareil désastre aurait provoqué une série de suicides partout où il se serait produit, le monde étonné a vu ces magnats déchus s'atteler avec courage à la tâche gigantesque de recommencer à faire fortune de fond en comble. Sortis de rien par leur travail acharné, repoussés dans la pauvreté par un soubresaut inattendu, ces richards anéantis ont eu le courage de tout recommencer.

Comment des mots pourraient-ils décrire les souffrances inouïes, les efforts têtus des pionniers de certaines régions qui durent arracher de force à une terre souvent ingrate leur subsistance et la grandeur dont s'enorgueillit aujourd'hui l'Amérique ? Il faudrait la plume âcre et mordante d'un Erskine Caldwell ou bien d'un John Steinbeck pour raconter la tragédie quotidienne qui forme la vie de certains fermiers des Etats-Unis. Habitant le pays le plus avancé du monde, ces gens vivent exclusivement entre Dieu et leur travail. Ils ne connaissent pas la commodité de la vie facile. Ils n'ont jamais été au cinéma, ne savent pas ce qu'est une radio. Après une journée de travaux forcés, ils ont tout juste assez de force pour consommer un maigre repas, et se laissent tomber, morts de fatigue et de sommeil, sur la terre dure qui les fait tant souffrir mais qu'ils aiment malgré tout. Lorsque le jeune homme de la famille part pour la ville, c'est un véritable « bleu » qui va vivre avec des civilisés. Il doit tout apprendre. Son intelligence, encore vierge de culture, est mise à l'épreuve par le niveau élevé de l'instruction dont les citadins sont nantis. Seules de véritables qualités morales lui permettront de réussir. Il a un seul atout : il sait que sa valeur sera justement reconnue. Nombreux sont les grands hommes des Etats-Unis, qui s'enorgueillissent d'une origine des plus pauvres et qui sont fiers d'être des « self made men ».

L'existence de l'Américain n'est pas dominée par les plaisirs légers, comme pourraient nous le faire croire certains aspects qui nous sont mis sous les yeux et que nous voulons considérer comme symptômes.

Ce n'est pas en s'amusant qu'un peuple peut tenir la première place dans le concert industriel, scientifique et productif du monde.

L'Américain travaille avec frénésie. C'est pour cette raison qu'il s'arroge le droit de s'amuser également avec frénésie. L'homme qui a peiné pendant toute la journée ne veut pas, le soir venu, assister à des spectacles de misère et de tristesse. L'ouvrier qui a passé huit heures au travail harassant de la chaîne, dans une usine de Détroit, veut se distraire et non pas s'émouvoir lorsqu'il va au cinéma. Pour lui, ces films qui représentent un monde un peu loufoque, un peu malin mais sans méchanceté, un peu niais mais plein de luxe et de belles choses, sont un délassement et rien de plus.

On a voulu voir dans le cinéma américain l'expression d'une mentalité nationale. On a fait grief à l'Amérique de toutes ses danses folles dont elle a lancé la mode, du jazz nègre qu'elle a exporté à travers le monde. On a adopté comme américain-type le « play-boy », fils de millionnaire, qui passe ses nuits à flirter avec des girls capiteuses et à se griser d'alcool. Cent trente millions d'hommes et de femmes tendent au monde leurs magnifiques performances dans tous les champs de l'activité humaine, démontrant que cela est faux.

Dans notre conception de la société, nous accordons à chacun le droit de prendre son plaisir où il le trouve, pour autant que les excès soient évités. Une jeunesse saine, pleine de vigueur et d'exubérance, comme l'est la jeunesse américaine, ne peut pas se contenter d'un menuet de Mozart ou d'une conférence archéologique comme délassement. Il lui faut du mouvement, du sport, de la danse, de la musique gaie, du rire, qui lui permette de goûter cet entr'acte entre deux journées de labeur éreintant.

Les boîtes de nuit, les dancings refusent du monde aux Etats-Unis. Mais lorsqu'un orchestre symphonique donne une représentation, lorsque le Metropolitan Opera de New-York ouvre ses portes, ce sont des salles combles qui applaudissent à ces manifestations artistiques d'un niveau élevé.

On a souvent fait aux Etats-Unis le reproche d'attirer vers eux tout ce qu'il y a de meilleur dans le monde et de n'exporter que des produits sans consistance spirituelle. Tout en ne correspondant pas exactement à la vérité, cette observation est en partie justifiée.

L'Amérique du Nord a longtemps dédaigné la propagande, désirant prendre, dans l'opinion du monde, la place qui lui revient sans se vanter trop haut de ses mérites. Et pourtant, le monde aurait dû se faire une opinion juste sans qu'un Gœbbels d'outre-Atlantique eût besoin de proclamer l'excellence de tout ce qui est américain.

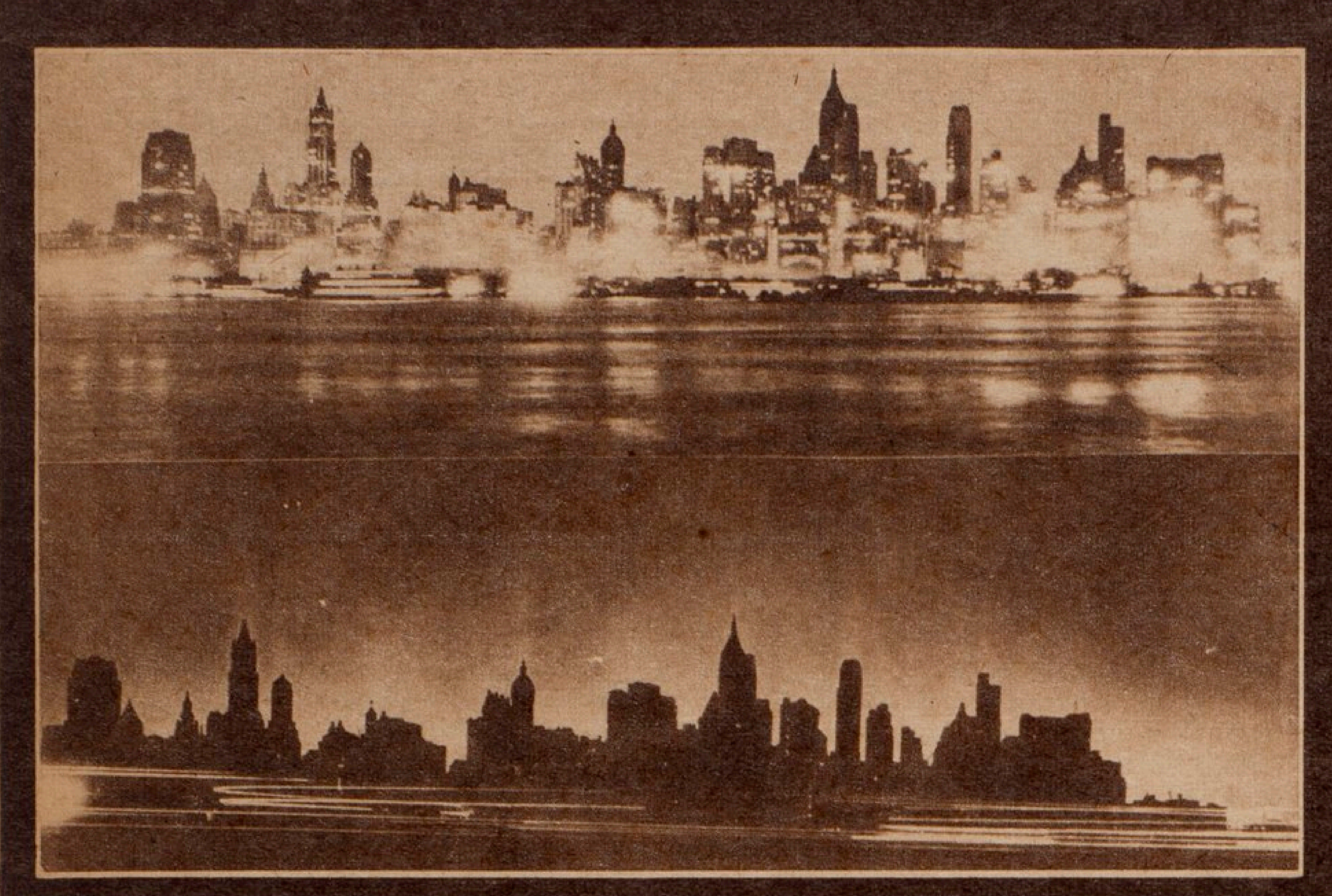
A côté du « Big Apple » il y a la « Little America » de l'amiral Bird, qui a conquis le mystérieux Antarctique pour l'humanité. Face aux étudiants que nous montrent les films, flirtant et jouant au football, il y a les ingénieurs qui ont construit le plus grand pont du monde et qui ont élevé le gigantesque barrage de Boulder. Le « play-boy » est en contraste avec les Ford, les Knox, les Knudsen. Grâce aux techniciens et aux pilotes américains, l'aviation a fait, pendant les vingt dernières années, des progrès géants. Nous sommes redevables, en grande partie, aux Etats-Unis, de la conquête de l'air par l'homme. La médecine, la chirurgie peuvent inscrire à leur palmarès des milliers de noms américains.

Et en ce qui concerne le caractère de l'Américain, le plus bel exemple que l'on puisse donner est celui du président Roosevelt, dont la volonté et l'intelligence ont su triompher d'un mal qui aurait eu raison de la fibre la plus résistante.

L'œuvre grandiose des bâtisseurs américains de civilisation est concrète, apparente, tangible. Ce sont ces résultats qui doivent être pris en considération et non pas des manifestations imaginaires destinées à distraire un peuple pendant une heure ou deux.

On a souvent fait grief aux Américains de ne pas avoir d'histoire. Alors que la vieille Europe est en mesure d'étaler fièrement des siècles d'existence, la population des Etats-Unis ne peut se prévaloir, sur l'acte de naissance de cette nation, que de la date relativement rapprochée de 1776. Mais ces cent soixante années sont peuplées d'exemples dont beaucoup de pays, existant depuis mille ans, pourraient tirer profit. L'histoire des Etats-Unis est courte, mais combien riche !

A ceux qui se vantent d'ancêtres illustres, les Américains opposent à juste titre leurs propres mérites présents, qui sont un bien plus beau sujet de gloire que l'évocation d'une grandeur enfouie dans les brumes des siècles passés.



Ces deux photos montrent l'une New-York en temps ordinaire, c'est-à-dire éclairée à giorno, et l'autre au cours d'un essai de black-out. Comme on le voit, le contraste est saisissant.



Une vue du dortoir gigantesque aménagé dans les usines de bombardiers Ford pour les membres des escadrilles qui viennent prendre livraison de leurs appareils de l'aérodrome des usines.



Au cours de manœuvres qui ont eu lieu aux Etats-Unis, des tanks soutien-

NOUS ARRIVONS

L'agression du 7 décembre 1941 a modifié de fond en comble l'aspect de la grande république nord-américaine. Cent trente millions d'hommes et de femmes se sont attelés avec enthousiasme à la tâche gigantesque de gagner la guerre, aux côtés des Nations Unies. Ce peuple dont la vitalité est intense travaille actuellement jour et nuit pour produire un flot incessant d'armements, de matériel de guerre et combat sur tous les fronts.

Au cours d'une conversation à bâtons rompus, les deux journalistes nous ont communiqué leurs impressions, nous donnant des détails très intéressants sur le pays qu'ils ont quitté il y a quelques jours à peine.

Dès leur arrivée en Afrique, Whitehead et Wiant ont effectué une tournée dans le désert, visitant les différentes bases des troupes américaines du Moyen-Orient. Aux Etats-Unis, le public attend continuellement, avec impatience, des nouvelles concernant les effectifs américains qui combattent sur ce front. Les deux correspondants ont été en mesure de raconter à leurs compatriotes comment leurs soldats ont su, en un record de temps, aménager en plein désert des installations munies de tout le confort possible : douches, lumière électrique, baraques nettes et spacieuses. Leur ravitaillement est abondant et parfait. Les différentes bases sont reliées par un réseau de routes qui a été construit en quelques jours. Aujourd'hui, les effectifs américains du Moyen-Orient sont prêts.

— Dans quelle mesure « sent-on » la guerre aux Etats-Unis ?

Don Whitehead. La guerre a été particulièrement ressentie dans les villes qui se dressent au bord des deux océans. Le gouvernement a ordonné un black-out partiel tout au long de nos littoraux. Cette mesure vise à empêcher les sous-marins ennemis, croisant au large de nos côtes, de se servir du halo lumineux que l'éclairage des villes projette vers le ciel.

A New-York, la grande avenue de Broadway, naguère illuminée à giorno par les enseignes rutilantes de lumières multicolores, les tableaux de publicité éclairés au néon, est devenue une sorte de « canion » faiblement éclairé de la lueur pâle de quelques réverbères.

Toby Wiant. Les villes de l'intérieur ont maintenu leur éclairage normal. Mais sur tout le territoire des Etats-Unis, la guerre est présente. Depuis Pearl Harbour, une fébrilité de tous les instants règne sur l'Amérique entière. Nos compatriotes ne demandent qu'une chose : travailler, se sacrifier, peiner, donner un rendement maximum, seconder jusqu'au delà de leurs forces l'effort de guerre de la nation.

— Quelles ont été vos réactions en apprenant l'attaque de Pearl Harbour ?

T. Je me trouvais en auto, me dirigeant vers West Point. Pour tromper le temps, j'avais fixé ma radio sur une station américaine. Soudain, l'émission musicale fut interrompue, et le speaker annonça que Pearl Harbour avait été attaqué par l'aviation nippone. Je ne voulus pas y croire. Pour me convaincre, je tournai mon appareil sur la longueur d'onde de toutes les stations. Hélas ! la nouvelle fut confirmée.

D. J'assistais, ce jour-là, à un grand match de football. C'est en rentrant chez moi que j'appris la nouvelle. A l'instar de Toby, je n'arrivais pas à y croire. La toute première réaction des Américains devant la brutalité du fait fut l'étonnement. Mais la surprise fut de courte durée. Bientôt, de l'Atlantique au Pacifique s'élevait une clameur unanime : les Américains ne demandèrent plus qu'à se battre et avec le maximum de vigueur.

— Pensez-vous que les Etats-Unis seraient entrés en guerre sans l'agression nippone ?

D. Oui, je le pense. Dès l'ouverture des hostilités, en 1939, les Allemands eurent mauvaise presse auprès de l'opinion publique américaine.

T. Leur conduite dans les pays occupés a provoqué une vague d'indignation de plus en plus violente chez nous. En outre, aucun Américain sensé ne pouvait prétendre fermer les yeux sur la menace contre les Etats-Unis qui se précisait tous les jours.

— Mais l'Allemagne avait fait un gros effort de propagande chez vous. Le « Bund » germano-américain et les autres organisations pro-fascistes n'avaient-ils pas rallié un certain nombre de partisans ?

D. Ces associations n'ont jamais été prises au sérieux chez nous. La plupart des Américains considéraient les membres du « Bund » comme des boys-scouts. Lorsque les agissements des nazis devinrent effrontés, la population entière demanda au gouvernement de supprimer l'organisation. Mais en vertu de nos lois démocratiques, les hommes du « Bund » purent continuer à parader, malgré les moqueries et les huées dont ils étaient l'objet.

T. D'ailleurs, il suffit de considérer l'enthousiasme avec lequel tous les Américains, jeunes ou vieux, se sont précipités vers les bureaux de recrutement, pour se rendre compte que les efforts des nazis et des fascistes ont été vains.

— Quelle a été l'attitude des Américains d'origine italienne ou allemande ?

D. Unanimement loyale. Ils se sont enrôlés les premiers, et ne demandent qu'à se battre. Les émissaires de Berlin, dont notre territoire a été aujourd'hui complètement nettoyé, ont essayé à plus d'une reprise de faire chanter des Allemands résidant aux Etats-Unis dont les parents vivaient encore dans le Reich. Aujourd'hui même, la crainte de représailles a disparu. L'armée américaine compte dans ses rangs des hommes qui ont suivi les cours de l'Académie militaire de Berlin et qui ont été officiers de la Reichswehr. Ils sont prêts à donner leur vie pour les Etats-Unis.

T. L'attitude des Italiens et des Allemands transplantés chez nous a toujours été nettement antifasciste. Les recruteurs de l'Axe ont fait très peu d'adeptes, qui sont actuellement les pensionnaires de l'Etat.

— Quel est le détail qui frapperait le plus un étranger arrivant actuellement aux Etats-Unis ?

D. L'esprit de coopération qui existe actuellement chez nous. Non seulement les Américains sont prêts à renoncer à tout, pourvu qu'ils puissent participer à l'effort de guerre, mais leurs désirs devancent les lois. Hommes, femmes, jeunes, vieux demandent à cor et à cri de travailler, de lutter, de combattre, de prendre part à la conduite de la guerre.

T. J'ai connu des techniciens, attachés à des usines, qui pestaient contre le mauvais sort. Ils ne voulaient pas être des spécialistes. Ils préféraient mille fois ne jamais avoir entrepris des études, afin de pouvoir actuellement aller se battre les armes à la main. Ils se rendaient bien compte qu'ils rendaient des services de première importance, mais ils avaient soif d'action, face à l'ennemi.

— Quelle est l'attitude des différents partis politiques à l'égard du président Roosevelt et de son gouvernement ?

T. Nous sommes loin des discussions et des divergences d'avant-guerre. On peut affirmer qu'aujourd'hui, toute la nation américaine est derrière Roosevelt.

T. L'exemple de Wendell Willkie est significatif au possible. Le grand parti républicain a suspendu la lutte politique. Les Etats-Unis ont compris que toutes les énergies doivent être dirigées vers un seul but : la conduite de la guerre.

— Et les isolationistes ?

T. Vous ne voudriez pas qu'un Américain ose parler encore d'isolationisme après Pearl Harbour. Il aurait beau s'appeler Lindbergh, il risquerait gros.

— Qu'est devenu Lindbergh ?

D. Il s'est mis à la disposition du gouvernement. Actuellement, il est attaché aux usines Ford, en qualité de technicien. Mais on n'entend plus parler de lui.

— Vous avez parlé de l'union du peuple américain pour soutenir Roosevelt et le gouvernement. Pourtant, souvent les journaux américains nous rapportent des critiques adressées soit au Président, soit à d'autres dirigeants, comme par exemple Donald Nelson, chef de la production.

D. Tout citoyen d'une démocratie qui se respecte a le droit de critiquer et de suggérer, et il en use. Mais il ne faut pas perdre de vue que ces critiques sont inspirées uniquement par la bonne volonté et non pas par le désir d'entraver l'effort de guerre. Donald Nelson est « the right man in the right place » et tous les Américains le savent.

T. Vous ne trouverez pas un habitant des Etats-Unis qui ne connaisse le moyen de gagner la guerre en deux mois et ne veuille faire part de son invention au gouvernement. Mais chacun manifeste son désir de voir les Nations Unies remporter la victoire, en pa-



nent l'action de l'infanterie dans un assaut simulé contre les lignes ennemies.



Des soldats américains apprennent le moyen de désarmer un soldat ennemi. Toute l'Amérique est prête à participer à l'effort de guerre.



Des troupes de commandos sont spécialement entraînées pour des actions isolées. Voici un moyen de réduire un soldat ennemi à l'impuissance.

D'AMERIQUE...

déclarent DON WHITEHEAD ET TOBY WIANT

Correspondants de guerre de l'Associated Press

yant de sa personne beaucoup plus qu'en se laissant aller à des discours oiseux.

— Sur quel rythme fonctionne la production américaine ?

T. Nos usines travaillent actuellement 24 heures par jour et sept jours par semaine. La propagande de l'Axe s'est livrée souvent à des plaisanteries ironiques au sujet de notre organisation politique et économique. La réponse de l'Amérique a été une production telle que le monde n'en a pas encore vue.

D. La conversion de toutes nos industries de paix en industries de guerre a été un véritable miracle. Savez-vous quel est l'homme le plus admiré actuellement aux Etats-Unis ? Henry Kaiser, le magicien dont les chantiers lancent trois bateaux par jour.

— Pensez-vous que les chiffres prévus par les dirigeants de la production américaine, pour fin 1943, seront atteints ?

D. Non seulement atteints, mais largement dépassés. N'est-ce pas, Toby ?

T. J'en ai également la conviction. Les résultats obtenus jusqu'à maintenant permettent d'entretenir les espoirs les plus optimistes à ce sujet.

— Voulez-vous nous parler de la vie quotidienne aux Etats-Unis ?

T. Le trafic automobile a considérablement baissé, à la suite des restrictions sur le caoutchouc.

D. On voit rarement des femmes qui portent des bas de soie.

T. Oui, mais on voit de plus en plus de femmes en uniforme. Elles travaillent dans les usines, suivent des cours spéciaux pour pouvoir apporter leur contribution à l'effort de guerre. Infirmières, cantinières, conductrices de véhicules, volontaires de l'A.R.P. Nos jeunes filles et nos femmes « font la guerre ».

D. Les moyens de transport sont encombrés par les services de l'armée. Nos trains, nos avions transportent continuellement des marchandises de guerre et des troupes.

T. Vous pouvez toujours aller à la gare. On vous vend un billet, mais vous devez attendre votre tour pour pouvoir partir. Les voyages ont été réglementés par un système de priorité qui fonctionne très strictement.

D. Lorsque nous avons quitté New-York, nous devions prendre place dans un avion de ligne. A la dernière minute on nous annonça que nous ne pouvions pas partir. Nos places avaient été réquisitionnées par les autorités militaires.

— Le coût de la vie en Amérique a-t-il augmenté ?

D. Oui, considérablement, surtout en ce qui concerne les produits alimentaires.

— Les salaires et les appointements ont-ils suivi le mouvement ?

T. Les salaires, oui. L'ouvrier gagne beaucoup plus qu'avant la guerre. Mais les restrictions sur la vente des marchandises de luxe l'empêchent de dépenser plus. Les appointements n'ont pas subi de changements considérables.

— Achète-t-on beaucoup de « Bons de la Défense » ?

T. Nous ne les appelons pas ainsi. Le peuple américain ne veut pas entendre parler de défense. Il ne connaît que l'offensive. Oui, les Américains achètent avec enthousiasme des « Bons de Guerre ».

— Quel est l'ennemi qu'il faut abattre le premier, aux yeux de l'Américain moyen ? Quel est pour lui le front le plus important de cette guerre ?

D. L'ennemi numéro 1 est l'Allemagne. Le Japon aura son tour, mais après la défaite des nazis. L'attention générale converge actuellement vers le front russe. Nous admirons beaucoup l'armée rouge, et ses exploits soulèvent un enthousiasme général. L'opinion publique réclame néanmoins l'ouverture du second front, afin que cette admiration soit moins platonique.

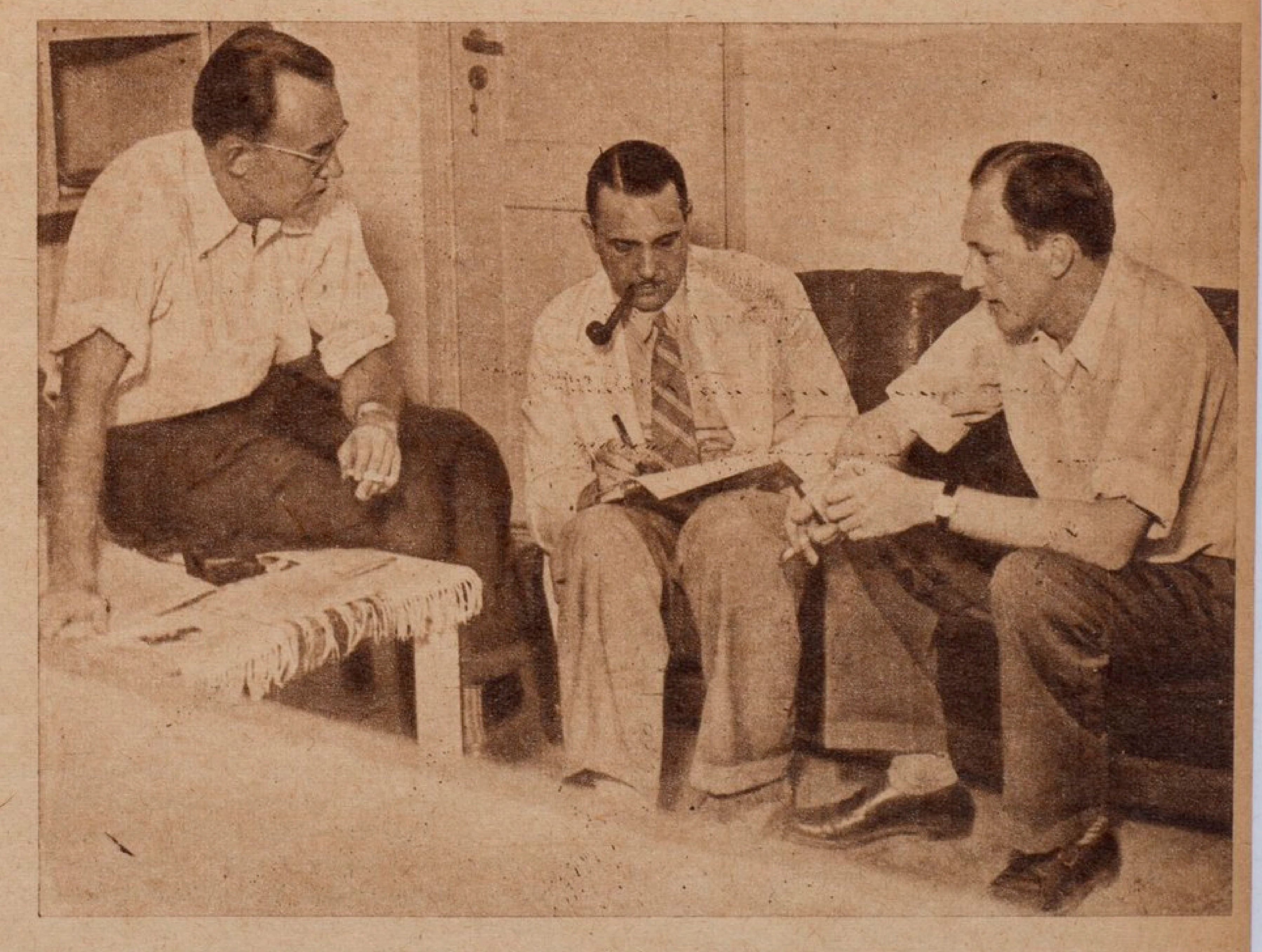
T. Les fronts africains soulèvent un intérêt toujours croissant chez nous. Surtout depuis que des forces américaines opèrent ici.

— Cet enthousiasme, cette activité fébrile doivent créer un grand mouvement dans les villes américaines.

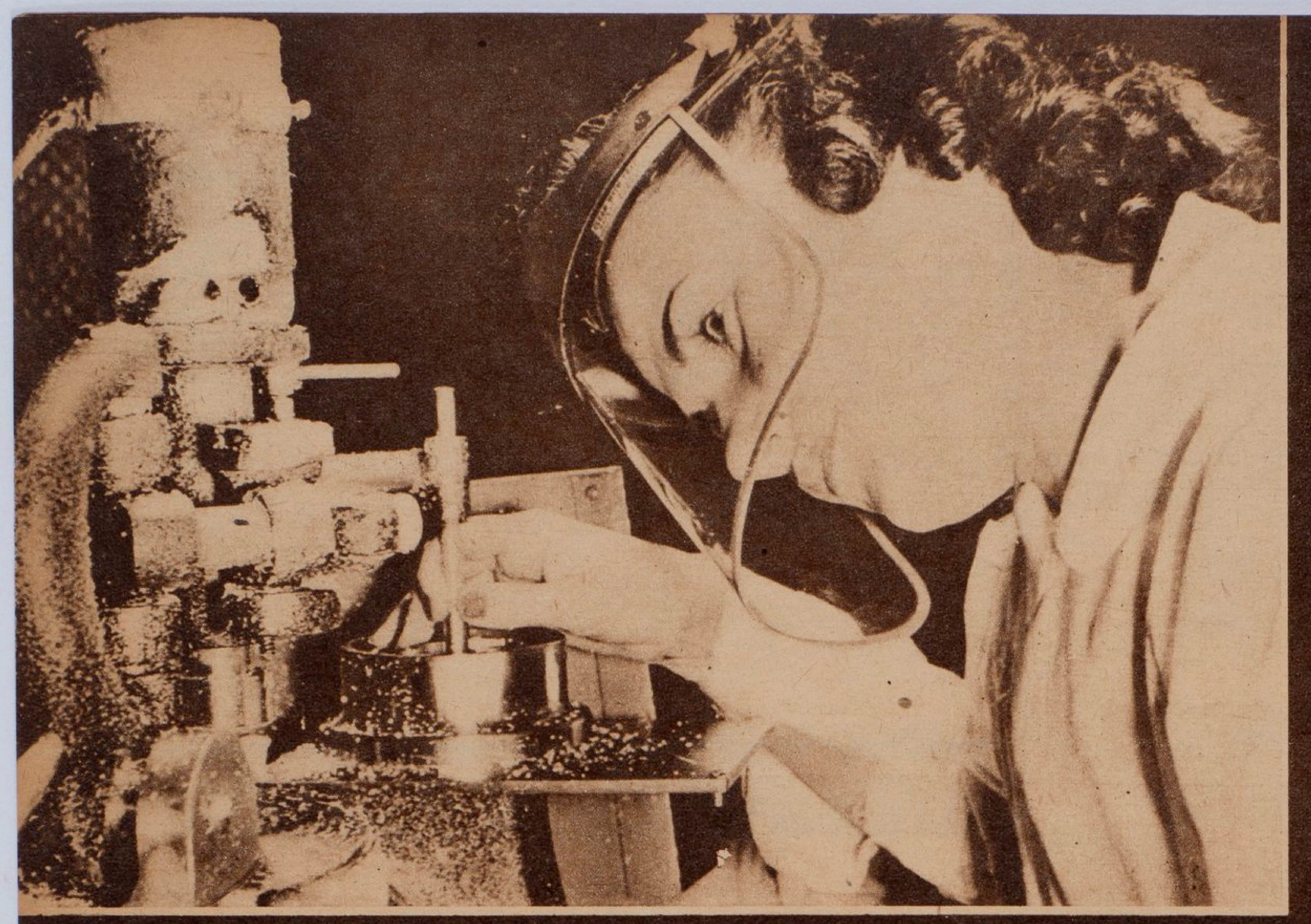
D. Considérable. La capitale est actuellement surpeuplée. Dans les rues règne une animation continuelle qui ne diminue même pas pendant la nuit. On ne reconnaît plus Washington.

T. Et la crise des logements bat son plein. Témoin cette petite histoire que les habitants de Washington aiment raconter : Un homme est en train de se noyer dans le Potomac. Un courageux sauveteur se jette du haut d'un pont, agrippe l'infortuné et le ramène jusqu'à la rive. Il le ranime et interrompt ses remerciements par une question : « Où habitez-vous ? Quel est votre numéro de téléphone ? » L'autre répond. Aussitôt le sauveteur le rejette à l'eau. Il saute dans un taxi et s'en va prendre en location l'appartement « laissé vacant pour cause de décès ».

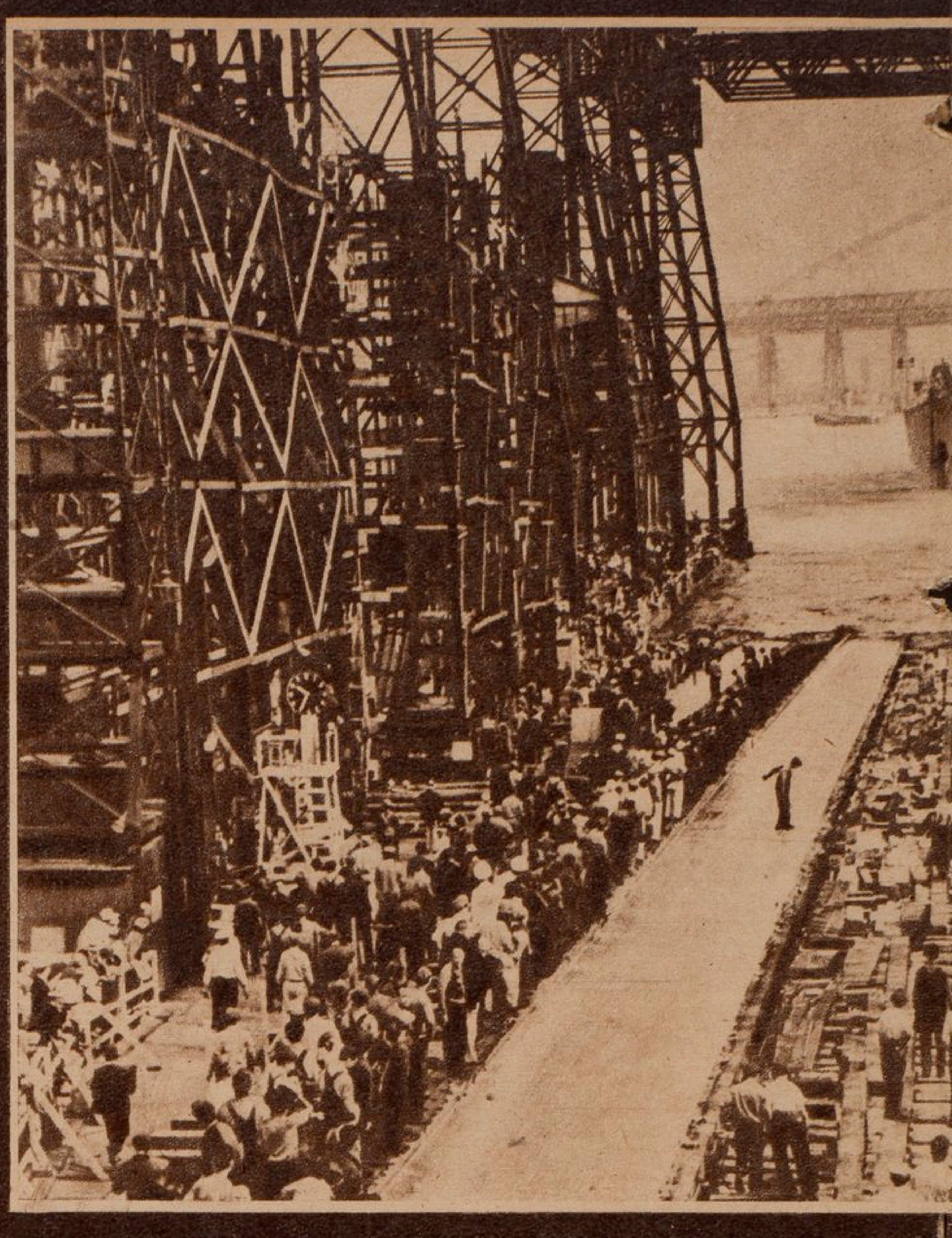
Malgré la guerre, malgré les sacrifices, les peines, le travail acharné, les Américains ont laissé une place pour l'humour.



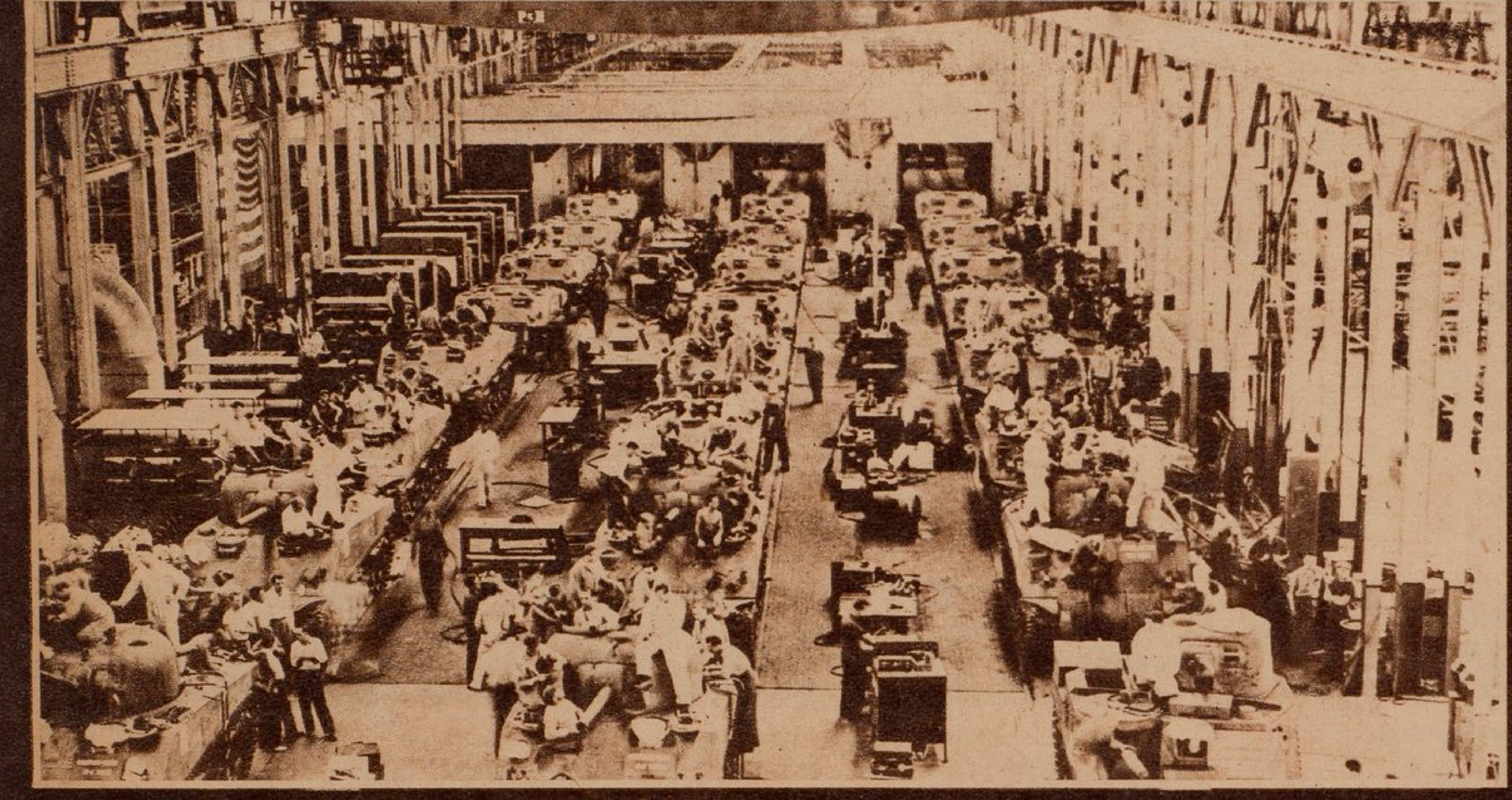
Voici Toby Wiant (à gauche) et Don Whitehead (à droite) communiquant leurs impressions sur l'Amérique en guerre à notre rédacteur.



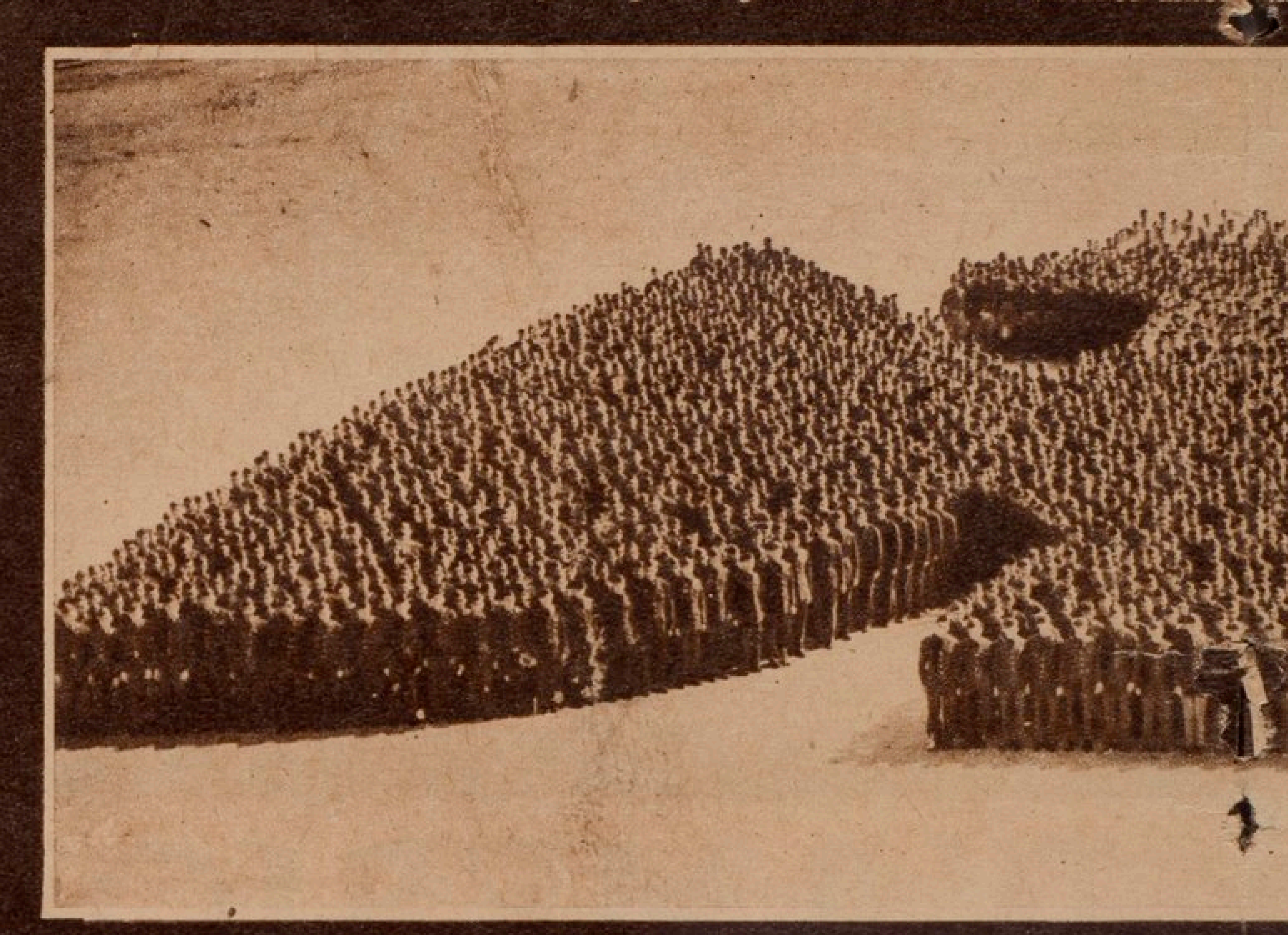
Les jolis yeux de cette jeune fille, travaillant dans une usine d'aviation, sont protégés contre les éclats d'acier par un masque transparent. Les femmes apportent une part très active à l'effort de guerre.



Il a fallu deux minutes pour que le grand cuirassé de bataille amé...



Dans une usine de Michigan, les M4, nouveaux tanks d'une puissance et d'une rapidité accrues, sortent sans interruption, en remplacement des General Grant M3.



Un aigle géant, formé par 5.000 soldats de l'artillerie américaine en parad... seau gé...

RESTRICTIONS

Bien que l'entrée en guerre de la grande république nord-américaine ne date que de moins d'une année, cette nation est aujourd'hui fin prête à faire face à toutes les circonstances prévisibles ou inattendues, pouvant surgir par suite du présent conflit. Les industries d'armement travaillent déjà à plein rendement, dans le but de fournir aux combattants des Nations Unies les instruments de la victoire. Mais c'est dans une infinité de domaines que l'Américain d'aujourd'hui doit apporter sa contribution. Dans un article très intéressant d'un récent numéro du « New York Times Magazine », Leon Henderson, administrateur de l'O.P.A. (Organisation, Production, Administration), décrit, à l'intention de ses concitoyens, quelques aspects de la vie américaine au cours des jours à venir. Les considérations de Henderson définissent parfaitement la nouvelle mentalité qui a commencé à régner, au delà de l'Atlantique, depuis le 7 décembre 1941. Elles complètent efficacement une vue d'ensemble des Etats-Unis, telle que nous nous sommes efforcés de la soumettre à nos lecteurs pour leur édification.

●

Du temps où, enfant, je fréquentais l'école du dimanche, mon imagination juvénile s'échauffait considérablement à la lecture des exploits du prophète Jérémie. Vous avez tous entendu parler de ce personnage biblique. C'était un être étrange, qui passait tout son temps par monts et par vaux, et ne manquait pas de dire à tous ceux qu'il rencontrait combien les choses allaient mal, jusqu'à quel point elles empiraient avant d'aborder le tournant de l'amélioration définitive.

Les prophéties de Jérémie annonçaient continuellement des malheurs, pour un avenir presque immédiat. Souvent je me surpris à me demander quels sont les sentiments intimes qui animent un prophète toujours sinistre.

Aujourd'hui, en ma qualité de chef de l'O.P.A., je commence à me sentir dans la peau d'un prophète Jérémie. Et je me surprends à prédire à mes compatriotes combien inconfortable sera la vie dans les années à venir. Je me surprends à les exhorter afin qu'ils se préparent aux privations et aux sacrifices qui leur sont promis pour le futur immédiat.

Car je sais qu'au cours des prochains mois, nous devrons nous astreindre à un changement radical de nos conditions d'existence. On nous demandera de renoncer — ou mieux, pour parler un langage d'hommes libres, nous nous imposerons le renoncement — à un bon nombre de commodités lesquelles avaient fini par devenir partie intégrante de notre existence de tous les jours.

Cette déclaration que je me vois obligé de faire n'est pas exempte de rudesse. Mais je prévois que d'ici quelque temps je serai forcé de la répéter plus d'une fois.

●

PAS DE LUXE

Entendons-nous bien : je ne veux pas le moins du monde insinuer qu'au cours de l'année 1943 nous serons mal habillés, mal logés et mal nourris. Pour autant qu'on puisse le prévoir raisonnablement, notre nourriture continuera à être abondante, bien qu'il soit possible que nous devions prochainement nous passer de quelques friandises. Il en sera de même en ce qui concerne les vêtements : mais nous devrons nous résoudre à accepter certaines modifications de styles, une unification relative des modèles, et l'adoption de certains tissus que nous avons refusé de porter jusqu'à maintenant. Il n'y aura finalement pas de crise d'habitation, et chaque individu pourra avoir un toit, en payant un loyer raisonnable.

Mais il n'en demeure pas moins que nous devrons consentir à toute une série de petites privations, touchant non seulement aux objets de luxe, mais à une foule de petits accessoires que nous avons considérés comme indispensables jusqu'à présent. La vie que nous mènerons en 1943 sera moins facile, plus dure, non seulement pour le millionnaire, l'homme d'affaires et l'ouvrier citadin, mais encore pour l'habitant des faubourgs, le laboureur et le fermier, en un mot pour les 130 millions d'hommes qui peuplent les Etats-Unis.

Actuellement, il est des renseignements que je ne suis pas à même de donner. Les réponses à certaines questions se trouvent dans les sables de l'Afrique du Nord, dans les steppes sanglantes de Russie, dans les airs au-dessus des zones de bataille. De plus, je suis obligé de taire certaines informations qui sont en ma possession. Mais voici quelles sont les prévisions auxquelles je peux me livrer sans risquer de me tromper.

Prenons quelques types d'Américains : un homme excessivement riche ; un autre moyennement fortuné ; un troisième dont les rentrées annuelles varient de 2.100 à 3.500 dollars, et finalement un ouvrier bien rétribué.

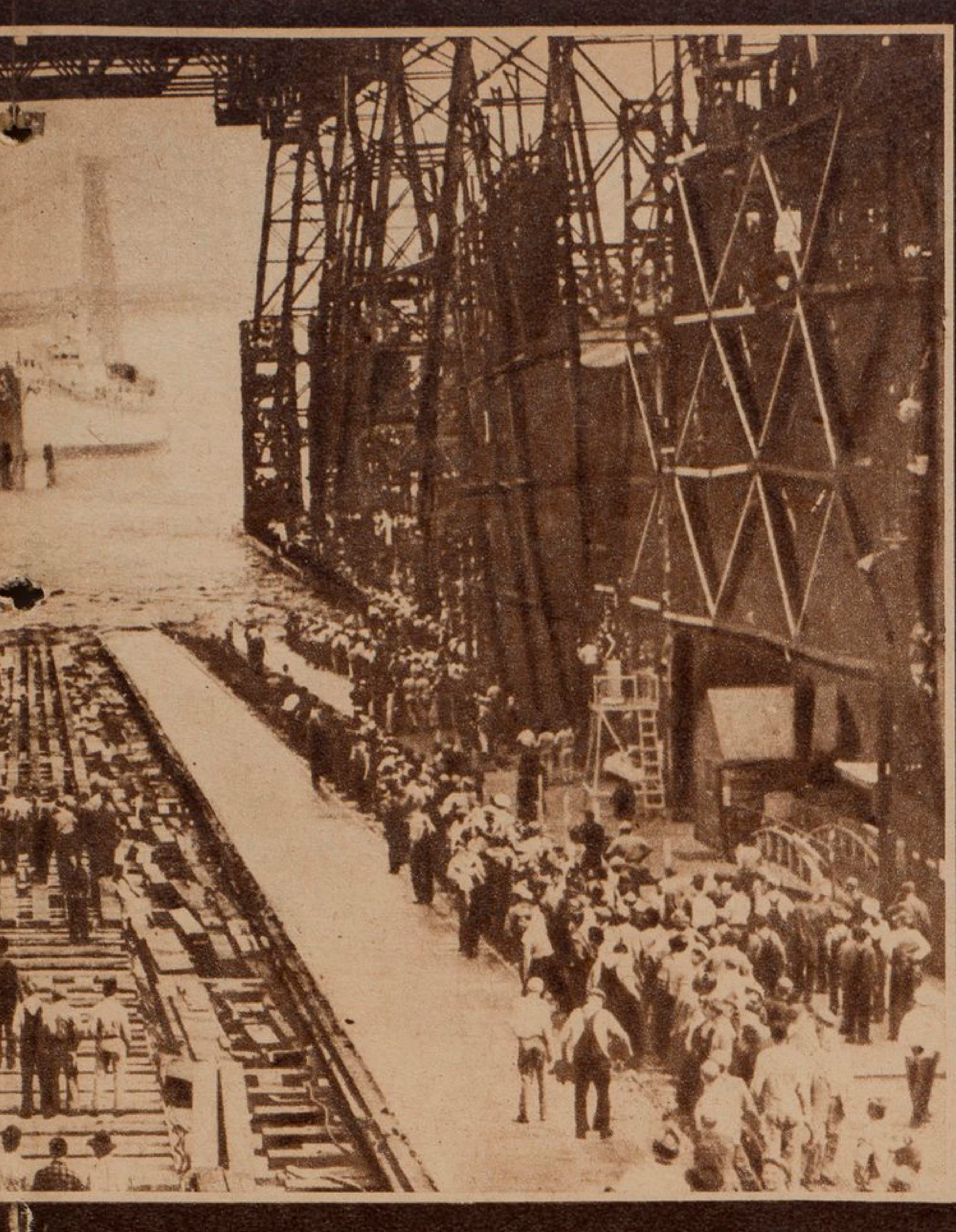
1er CAS : L'HOMME RICHE

Pour commencer, je pense que les familles très riches devront apprendre à exécuter de leurs mains un tas de travaux qu'elles avaient jusqu'à maintenant confiés à des salariés. Le premier désagrément, et non le moindre pour la plupart d'entre elles, sera le manque de main-d'œuvre domestique, masculine aussi bien que féminine, affectée à l'entretien de leurs demeures et de leurs possessions seigneuriales. Aux approches de 1943, un nombre toujours croissant d'hommes sera appelé sous les drapeaux, et ceux qui ne feront pas partie de l'armée devront aller rejoindre leurs postes dans les usines et dans les ateliers d'assemblage.

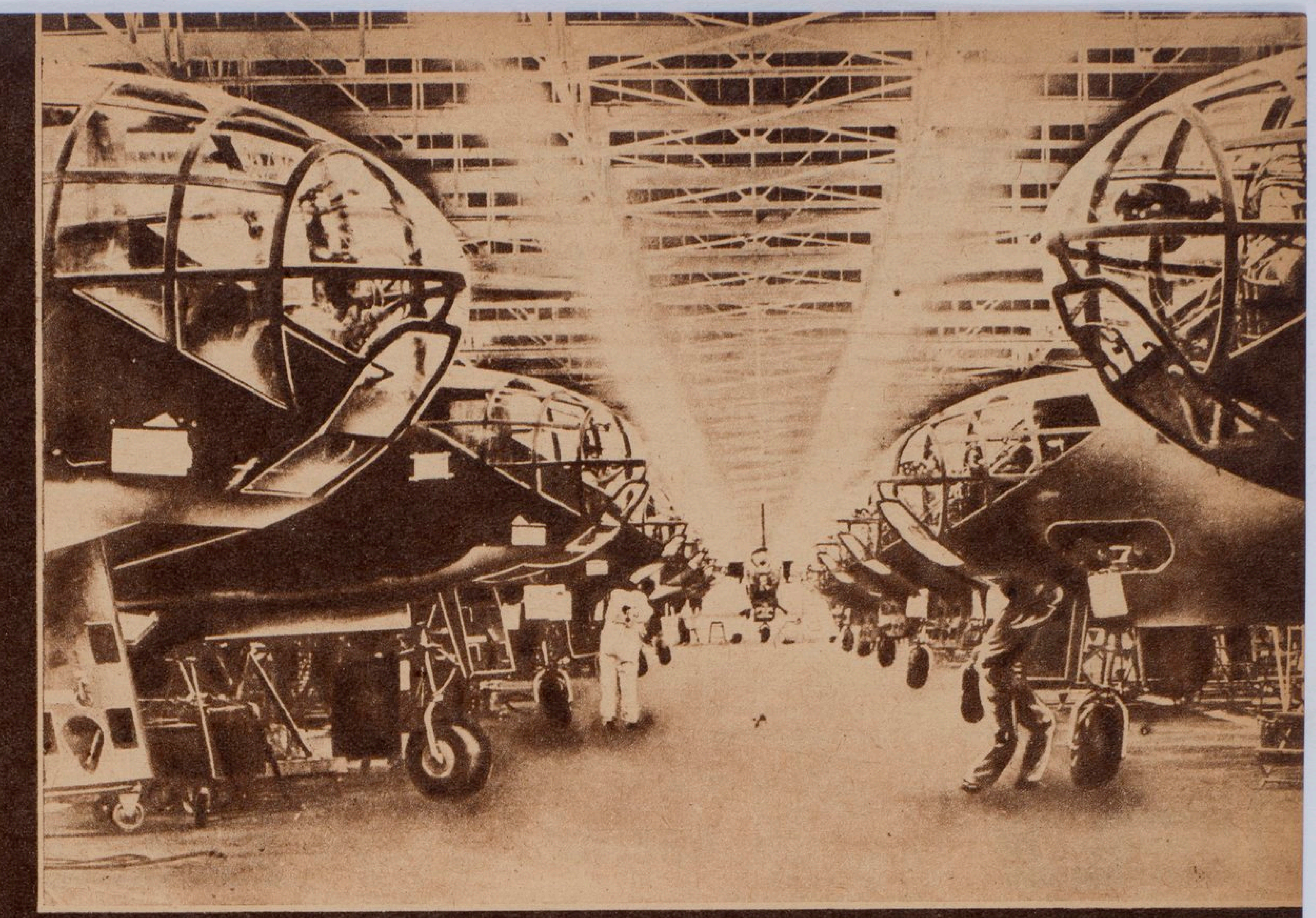
Notre millionnaire, au lieu de faire rouler trois voitures, devra se contenter d'une seule auto. Privé de chauffeur, il se verra contraint à tenir lui-même le volant. Et il est possible qu'il se trouve dans l'obligation, surtout s'il habite une région orientale des Etats-Unis, de fermer pour la durée de la guerre un certain nombre de ses résidences. Il devra soigner lui-même son parc ou son jardin potager.

Son yacht, il devra l'offrir au gouvernement, ainsi que ses deux autos devenues inutiles. Il est en outre très probable qu'il doive, dans un avenir prochain, renoncer à ses vacances au bord de la mer et à ses voyages coûteux.

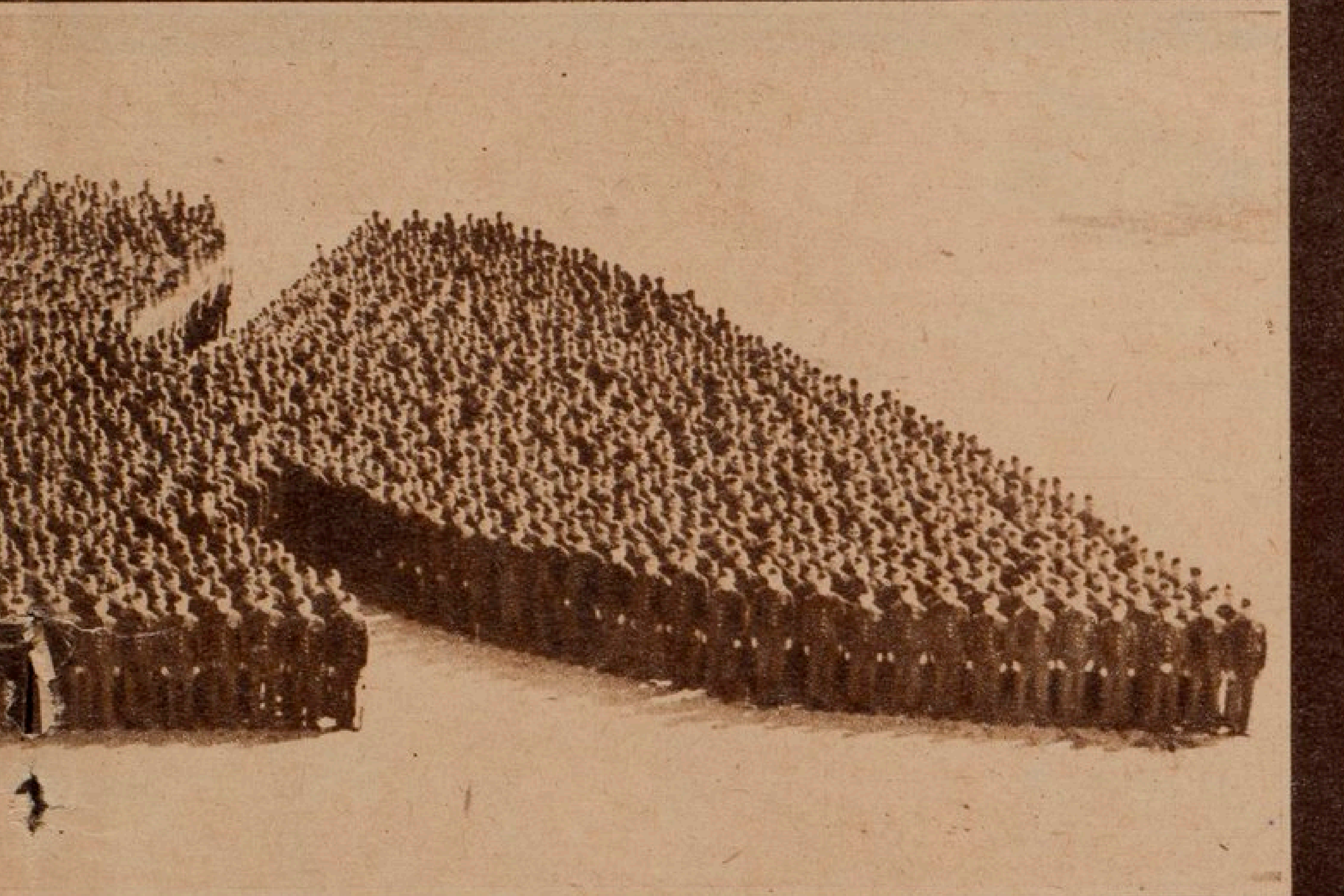
Toutes ces perspectives ne sont certes pas agréables, mais il faut convenir



...in, le « Iowa », prenne pour la première fois contact avec la mer.



Soixante mille avions seront produits par les Etats-Unis au cours de l'année 1942, et les usines américaines continuent à donner leur maximum de rendement. Voici, dans une usine, des bombardiers Douglas prêts à être livrés.



...parade à Fort Bragg. Des soldats sans chemises composent le cou de l'oi... géant.





De nombreuses femmes se sont engagées dans le service auxiliaire aérien. A gauche : deux jeunes filles portant fièrement leur uniforme. A droite : Mrs Love, la directrice de ce service.

POUR LA VICTOIRE

par LEON HENDERSON

Directeur de l'O.P.A.

qu'elles constituent un prix très modéré lorsqu'elles sont considérées comme un paiement pour la liberté.

•

2ème CAS : L'AMÉRICAIN AISÉ

Notre second Américain, celui qui encaisse entre 5.000 et 10.000 dollars par an, verra aussi son existence changée en 1943. Il habite une demeure confortable dans la banlieue. Il ne possède pas trois voitures, mais une seule, un modèle 1939 en très bon état. Au fur et à mesure que les mois de 1943 passeront, notre bonhomme sera obligé de partager sa voiture avec ses voisins, qu'il transportera jusqu'à la ville. Mais à l'approche du printemps les choses peuvent se gâter. Ses pneus seront usés jusqu'à la corde, et il ne pourra pas s'en procurer de neufs à moins qu'il ne prouve au gouvernement qu'il en a besoin pour des buts en relation avec la conduite de la guerre. Autrement, il se résignera à prendre l'autobus.

Pour ce monsieur, les soucis ménagers ne seront pas aussi graves que pour le millionnaire. La bonne à tout faire deviendra la « bonne à faire quelque chose quand elle aura le temps ». Madame devra mettre la main à la pâte pour assurer le train de maison, et il n'est pas étonnant qu'un jour elle s'escrime à arranger toute seule l'aspirateur endommagé.

Les voyages d'affaires de Monsieur et les excursions d'agrément de toute la famille seront considérablement réduits, sinon complètement supprimés. Au bureau, Monsieur emploiera carbone, crayons, gommes et rubans de machine à écrire avec beaucoup de parcimonie.

Peut-être était-il accoutumé à s'acheter six nouveaux costumes par an. Mais vers la mi-1943, son tailleur se trouvera à court de lainages. Et s'il parvient à se faire faire deux costumes, il ne pourra pas pousser l'exigence jusqu'à demander des poches supplémentaires, ni des doubles revers de pantalon.

Il ne pourra même pas se consoler de ses déboires en dégustant un ou deux cocktails avant d'aller dîner. Les établissements pour la fabrication des liqueurs ont été en grande partie convertis en usines de guerre. S'il joue au golf, il devra faire très attention à ne pas perdre son unique balle.

Mais, malgré tous ces inconvénients, je ne pense pas que notre ami protestera avec amertume contre le nouvel état de choses. Il n'oubliera pas les nécessités de la guerre, il n'oubliera pas son fils mobilisé, et il endurera avec un maximum de bonne volonté tous les sacrifices qui seront imposés à son train de vie quotidien.

•

3ème CAS : L'AMÉRICAIN MOYEN

Passons maintenant au fortuné moyen dont les rentrées annuelles varient de 2.100 à 3.500 dollars. Que lui réserve l'avenir ? A l'instar de tous les citoyens américains, il doit, directement ou indirectement, prendre part à l'effort de guerre de son pays. Le fortuné moyen n'habite pas dans sa propriété. Il a pris un appartement en location, et il y vit avec sa femme et son enfant. Bien que sa classe tombe sous le coup de la mobilisation, il est peu probable qu'il soit appelé sous les armes pendant les premiers mois de 1943.

Vivant en pleine ville, il est probable qu'il remisera sa voiture et qu'il effectuera ses déplacements à pied. Il devra alors se lever plus tôt le matin, et, surtout, il prendra soin de conserver son réveil-matin en bon état. Son épouse trouvera dans sa cuisine mille et une occasions de réaliser des économies imposées par les circonstances. Elle devra user de ses boîtes à conserves avec beaucoup de précautions, car une grande partie des stocks existant sur le marché seront réquisitionnés par les forces armées. La nourriture de bébé se ressentira également de la guerre : elle sera exclusivement préparée à la maison.

En conclusion, cette catégorie de citoyens devra, elle aussi, s'adapter à tous les petits sacrifices imposés par la situation.

4ème CAS : LE TRAVAILLEUR

Passons en dernier lieu au travailleur. Ses émoluments annuels sont très variables. Ils peuvent aller de 1.500 à 3.500 ou 4.500 dollars. Il gagnera finalement des sommes qui lui ont été interdites depuis des années. Mais, malgré lui, il devra faire des économies. Supposons que notre travailleur est un célibataire qui caresse le rêve de convoler en justes noces. Lorsqu'il emmènera sa fiancée « faire un tour dans les magasins » pour monter sa maison, il risquera d'aller à l'encontre de bien de petites déceptions. Les vases et les poteries décoratives seront très rares. Voudra-t-il offrir un cadeau à sa promise ? Il butera dans les restrictions sur la fabrication des produits de beauté et des confiseries.

Et le jour du mariage, si la cérémonie a lieu malgré toutes les difficultés, je suis prêt à parier que les cadeaux de noces ne seront pas très riches, et pour cause. Les nouveaux mariés de l'avenir devront renoncer à mille et un riens.

•

CONCLUSION

Voici quelle sera, dans ses grandes lignes, la vie de l'Américain de 1943 ; les règlements et les restrictions seront nombreux, et il est à prévoir que certaines personnes essayeront de violer la loi. Mais c'est l'O.P.A. qui se chargera de ces gens-là. Pour ma part, je pense qu'ils ne seront pas très nombreux.

Avant de terminer cet article, qu'il me soit permis de relever que je ne ressemble pas tout à fait au prophète Jérémie. Car à aucun moment je n'ai eu la moindre velléité de prédire le pire. Et si jamais l'avenir nous réserve les épreuves les plus dures, nous saurons les supporter en commun, tous, sans exception.

L'AMERIQUE FERA EN 1942

ce qu'elle a fait en 1917

Il y a vingt-cinq ans, exactement le 26 juin 1917, le général John J. Pershing arrivait en France, accompagné de 100 membres de la force expéditionnaire américaine. Seize mois plus tard, la puissante armée des Etats-Unis, qui avait pris place, dans les tranchées, aux côtés des Français et des Britanniques, contribuait, dans une mesure considérable, à la victoire.

La rapidité et l'efficience de l'aide américaine au cours de la dernière guerre furent considérées comme de véritables miracles. Il ne faut pas oublier jusqu'à quel point l'Amérique était, en 1917, mal préparée pour faire la guerre, et combien sa force militaire était rudimentaire. Voici ce qu'un expert, Theodore Paxson, écrivit dans son ouvrage, « L'Amérique en guerre ».

« En vingt mois, les Etats-Unis conçurent leurs armes, les fabriquèrent, établirent leur ligne de conduite, envoyèrent deux millions d'hommes en France, empruntèrent des lignes de communications longues de plus de 5.000 kilomètres et, par-dessus l'Atlantique, furent à même de porter à l'ennemi un coup décisif... Pour la première fois dans l'histoire du monde, le potentiel de force d'une démocratie fut révélé. »

La même démocratie s'est mise aujourd'hui au travail.

Mais dans le présent conflit, alors qu'une seconde force expéditionnaire américaine se trouve en Europe et dans d'autres points stratégiques à travers le monde, les Etats-Unis ne sont ni faibles, ni non préparés. La grande république d'outre-Atlantique lutte pour la cause de la liberté de toute la puissance de ses ressources naturelles que Washington a, depuis bien longtemps déjà, su exploiter sur une échelle très étendue.

Une simple comparaison entre 1942 et 1917 suffira à démontrer la puissance actuelle des Etats-Unis.

EN 1917 — **EN 1942**

L'ARMEE

Deux mois et demi après la déclaration de guerre, 100 hommes débarquèrent en France. L'armée de 1917 fut recrutée à la hâte et subit un entraînement sommaire pendant six mois, avant d'être envoyée sur le théâtre des opérations. Elle fut créée en partant d'une force armée régulière de temps de paix, totalisant seulement 200.000 hommes. Mais une année et demie plus tard, au moment de l'armistice, les Etats-Unis avaient 4 millions d'hommes sous les armes, dont 2 millions étaient en action.

Aujourd'hui, quelques mois à peine après l'agression japonaise, trois millions d'hommes sont sous les armes et occupent une ligne qui va de l'Arctique jusqu'en dessous de l'équateur. Les hommes entraînés au cours de l'année 1942 constitueront la force combattante la plus formidable du monde.

L'AVIATION

Les Etats-Unis entrèrent en guerre avec 55 appareils militaires, qui étaient d'un modèle suranné ; ils disposaient de deux aérodromes seulement, et aucune usine de constructions aéronautiques ne travaillait sur le territoire américain. Une année plus tard seulement, les nouveaux établissements industriels produisaient 2.000 avions par mois, et des centres d'entraînement avaient été créés dans tout le pays.

Les fameux moteurs « Liberty », qui apportèrent la contribution la plus saillante à l'aviation de cette époque, furent débités par milliers. Au moment de l'armistice, l'industrie américaine avait livré 31.814 moteurs.

Aujourd'hui, la force aérienne des Etats-Unis est transcendante. Les effectifs humains ont déjà largement dépassé le chiffre de 200.000 officiers, soldats et spécialistes dont l'Amérique disposait en 1918. Des dizaines de milliers de jeunes gens combattent déjà au-dessus de l'Europe, du Moyen et de l'Extrême-Orient, et de l'Inde. Des centaines de milliers de soldats de l'air sont à l'entraînement. Actuellement, les effectifs aériens des Etats-Unis dépassent 2 millions d'hommes : pilotes, mitrailleurs, ingénieurs et mécaniciens. Ce chiffre dépasse du double celui des services de la Luftwaffe.

Cette année, conformément au programme énoncé par le président Roosevelt, les Etats-Unis disposeront de 60.000 avions de guerre. Des établissements industriels couvrant des dizaines de milliers de kilomètres carrés travaillent jour et nuit à la production aéronautique.

LES TANKS

A leur entrée en guerre, il y a vingt-cinq ans, les Etats-Unis ne disposaient pas de chars blindés, et l'état-major américain n'avait pas envisagé d'employer les tanks en tant que facteur décisif de la guerre moderne. Néanmoins, au moment de la signature de l'armistice, plusieurs modèles inédits avaient été créés par les ingénieurs américains, et plus de mille tanks de construction américaine avaient traversé l'océan.

Actuellement, les chars d'assaut moyens et lourds, sortis des usines des Etats-Unis, sont en action en Afrique du Nord.

Avant la fin de cette année, 45.000 monstres d'acier seront en action sur tous les fronts. Une seule usine américaine a produit, au cours des trois premiers mois de cette année, plus de tanks que la France n'en possédait en septembre 1939. D'autres véhicules motorisés, des types les plus divers, sont fabriqués en masse.

LES CONSTRUCTIONS NAVALES

En ce qui concerne les transports, les Etats-Unis accomplirent un véritable miracle. Les dirigeants militaires allemands étaient à cette époque très sceptiques quant à la possibilité, de la part des Etats-Unis, d'apporter une aide consistante aux Alliés. Leur confiance était basée sur les difficultés résultant des longueurs des lignes de communications et de la terrible menace sous-marine. Jusqu'en 1918, l'amiral von Tirpitz disait : « L'aide militaire des Etats-Unis est et demeurera une fantaisie. »

Néanmoins, 2.000.000 d'hommes, des milliers de tonnes de ravitaillement, de vivres, de vêtements, de munitions, d'armes légères et lourdes, de véhicules, parvinrent en un temps record à couvrir la distance entre le nouveau et l'ancien continent. Les toupes furent transportées à raison de 250.000 hommes par mois, qui voyagèrent à travers l'océan sans subir de pertes. Les navires de transport et de ravitaillement furent convoyés en toute sécurité par la flotte de guerre des Etats-Unis.

Au moment de l'entrée en guerre des Etats-Unis, le tonnage total de cette nation n'atteignait pas un million de tonnes. 156 unités furent construites en 1917, et à la fin de la guerre, l'Amérique possédait trois millions de tonnes de matériel flottant.

De nouveau, les dirigeants de l'Axe parlent de fantaisie, alléguant que l'Amérique se trouve dans l'impossibilité d'apporter une aide quelconque aux Nations Unies. Cependant, des centaines de milliers d'hommes ont débarqué en différents points du globe sans avoir subi une seule perte. Le matériel du « Lease and Lend » afflue régulièrement vers la Grande-Bretagne, la Russie et la Chine. Depuis le 7 décembre, le gouvernement des Etats-Unis a de plus ravitaillé les forces américaines sur tous les fronts où elles combattent.

En ce qui concerne les constructions navales, les chantiers américains construisent aujourd'hui mensuellement autant de bateaux que ceux qui furent lancés au cours de toute l'année de 1917. Le programme du président Roosevelt prévoit la construction de 18 millions de tonnes de navires pour les deux années à venir. En 1914, la marine de guerre américaine était la plus forte du monde. Au cours de la même année, 25 nouvelles unités furent lancées et 345 autres furent mises en construction.

LA MOBILISATION INDUSTRIELLE

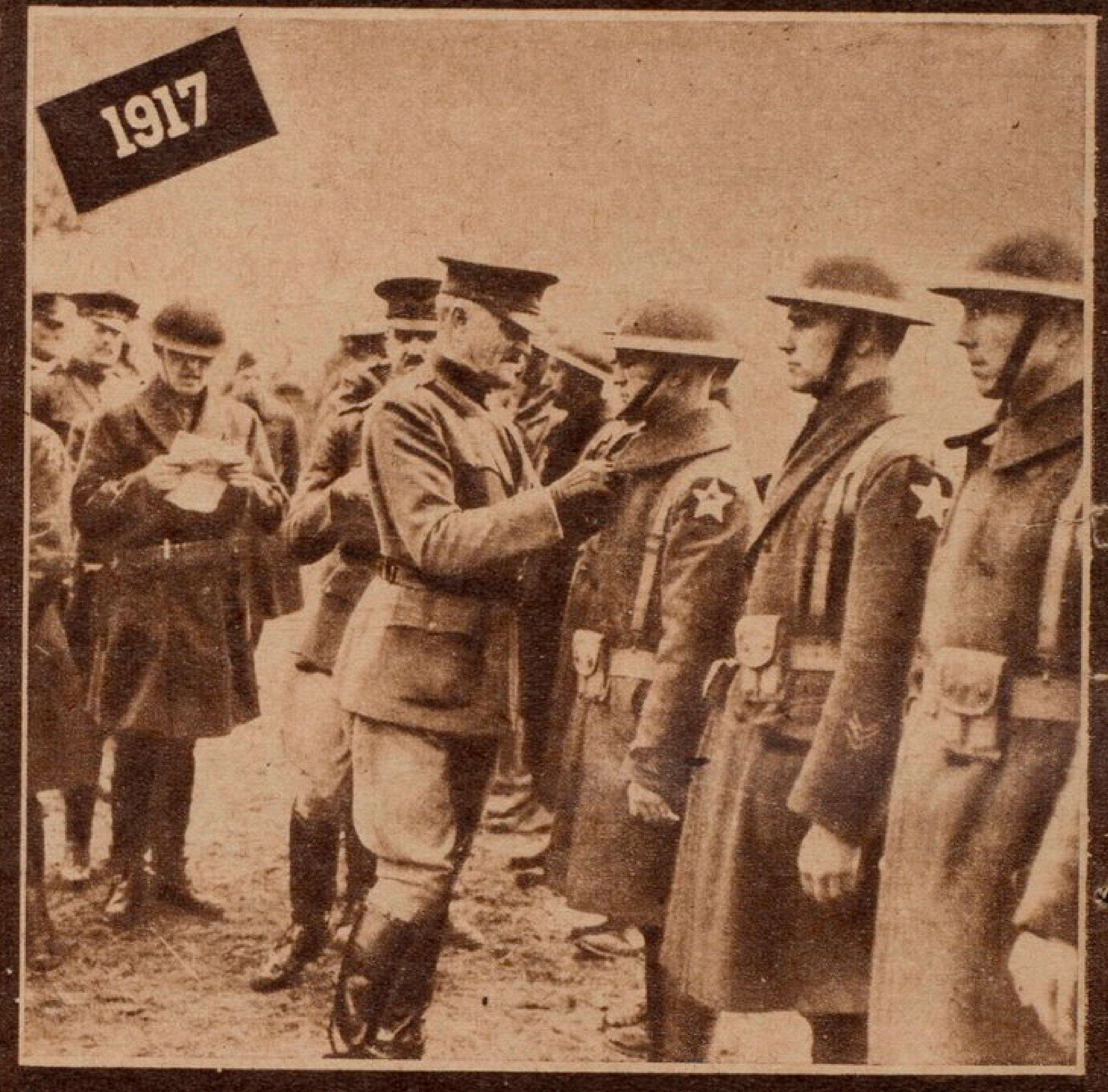
Après l'armistice, le maréchal Hindenburg déclara : « La guerre a été gagnée par les centres industriels des Etats-Unis. » Et cependant, l'industrie américaine ne fut mobilisée sous un commandement unique qu'aux premiers mois de 1918, une année environ après l'entrée en guerre des Etats-Unis. Voici ce que dit Bernard Baruch, directeur de l'industrie américaine : « A cette époque, une confusion inimaginable régnait dans tous les milieux industriels du pays. Il n'y avait pas de programme de production ; les usines étaient surchargées de commandes passées par l'Angleterre, la France, la Russie ; les contrôles des transports et des communications n'existaient pas ; les matières premières n'étaient pas recensées. »

Avec une énergie étonnante, l'Amérique vint à bout de tous ces problèmes, en un temps record.

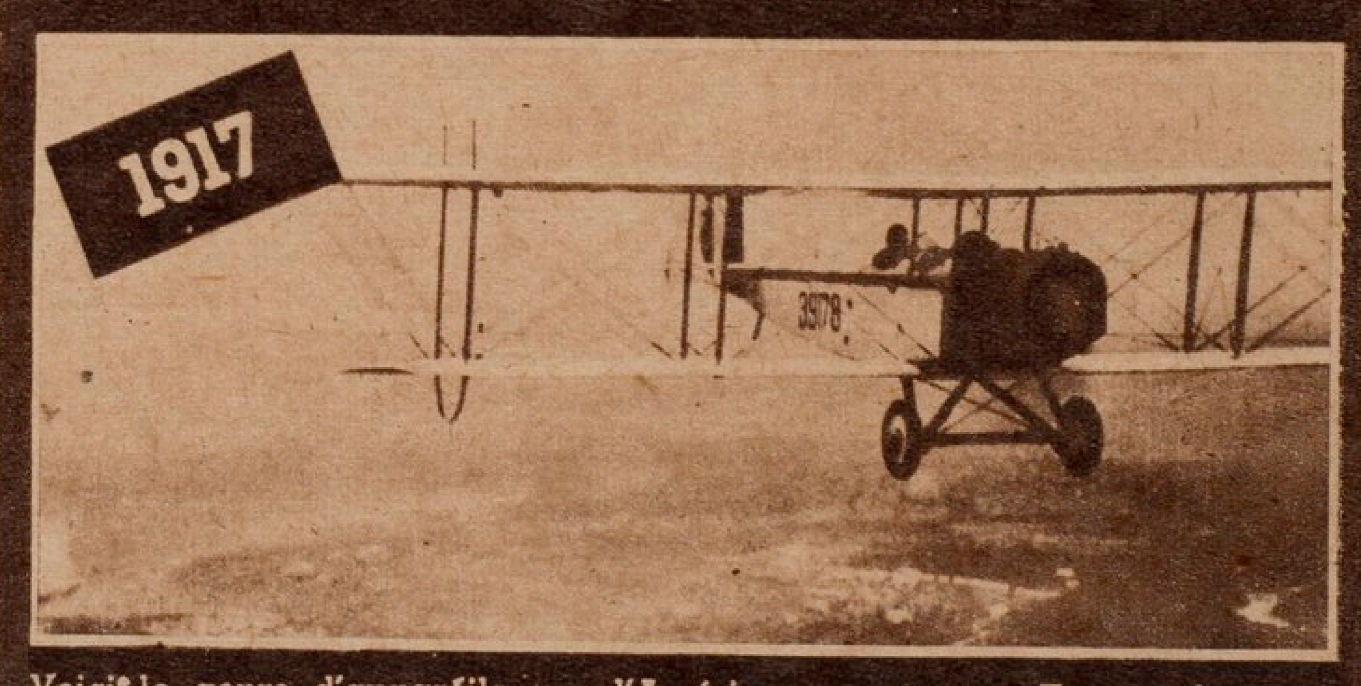
Un mois seulement après la déclaration de guerre de 1941, un seul homme, Donald M. Nelson, un expert en toute question de production, fut placé à la tête de l'industrie de guerre américaine. Quatre mois plus tard, il était en mesure de déclarer : « Nous sommes en marche vers une production jamais connue ; nous avons dépassé tous les tournants dangereux. La production combinée des Etats-Unis et des Alliés est d'ores et déjà de loin supérieure à celle des nations de l'Axe. »



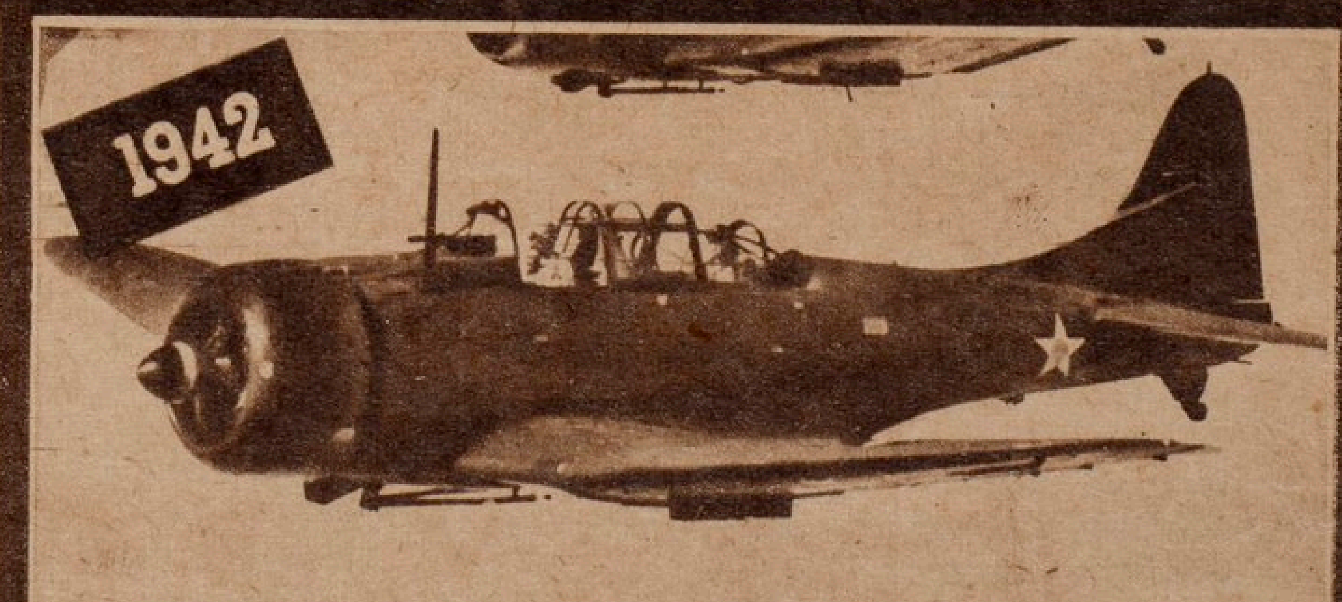
Le premier corps expéditionnaire américain débarque en 1917 en Irlande du Nord. Le drapeau étoilé flotte parmi les troupes qui viennent



Le général John Pershing, commandant des forces expéditionnaires en France en 1917-18, décore un soldat américain pour actes d'héroïsme sur le champ de combat.



Voici le genre d'appareils que l'Amérique envoya en Europe durant la dernière guerre. A cette époque, un bombardier ne pouvait transporter qu'un ou, au maximum, deux obus et ne parvenait pas, malgré sa faible charge, à atteindre de hautes altitudes.



Un bombardier en piqué de la flotte aérienne des Etats-Unis. Ce genre d'appareils « Douglas Devastator » est transporté par des porte-avions. Doué d'une grande vitesse, il possède un long rayon d'action et porte des charges très lourdes.



d'arriver après une traversée sauve de l'Atlantique.



Pour la première fois depuis 1917, des troupes américaines défilent à travers les rues de Londres où elles se rendent à l'hôtel de ville où un déjeuner, présidé par le lord-maire, leur sera servi. Sur tout leur parcours, les troupes furent chaleureusement ovationnées par la population



Le major général Russel Hartle (à gauche), commandant des forces expéditionnaires américaines en Grande-Bretagne, et le général George Marshal (à droite), chef d'état-major américain, passant en revue des soldats de la force expéditionnaire.



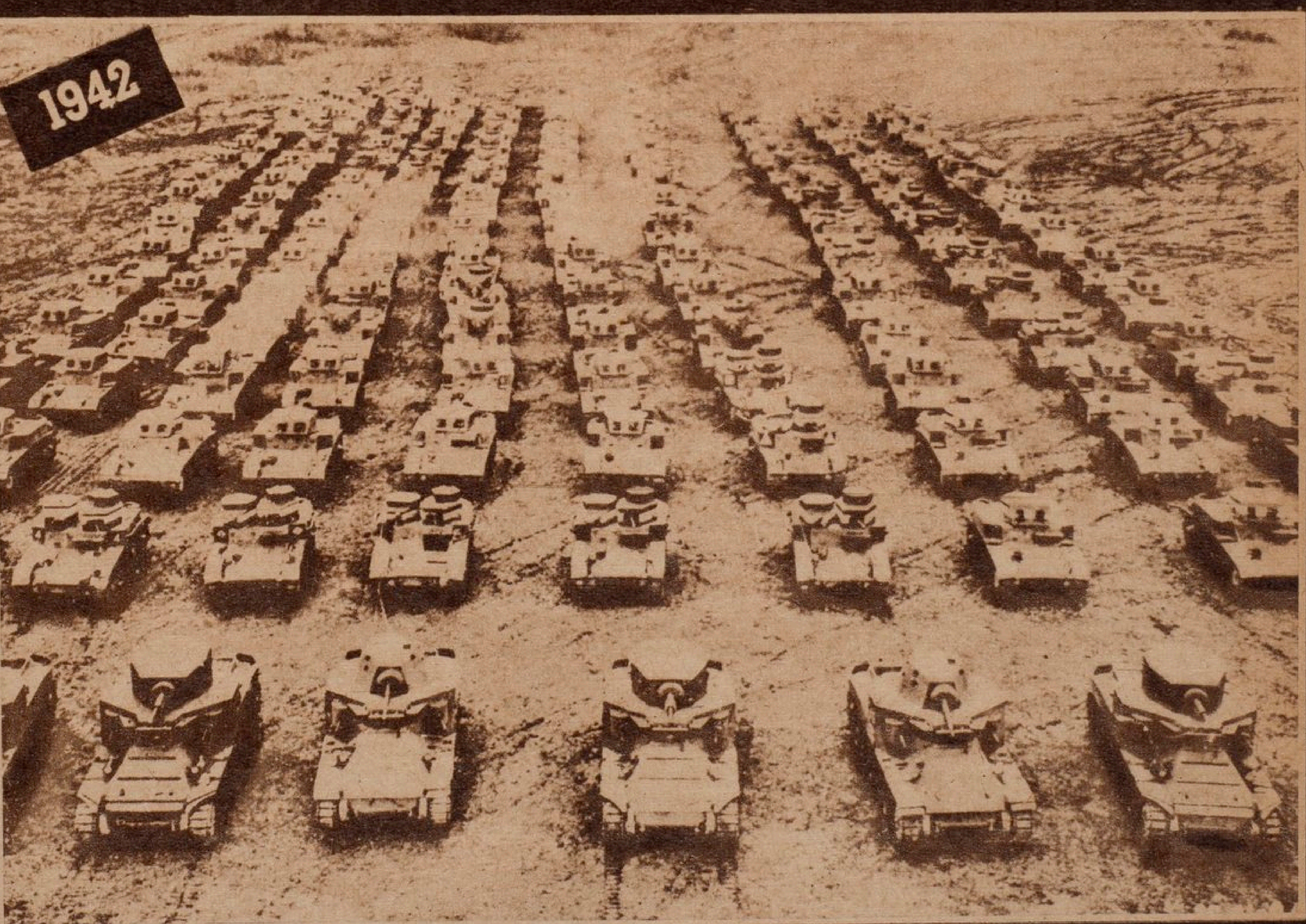
Le plus fameux aviateur américain, le capitaine Rickenbacker, qui compta à son actif 25 appareils ennemis détruits.



Le plus grand aviateur de cette guerre est, sans conteste, Claire L. Chenault, qui commanda les « tigres volants » en Chine.



Ces tanks américains furent construits et mis en ligne après l'entrée en guerre des Etats-Unis en 1917. Bien qu'ils ne furent pas envoyés sur les champs de combat, l'armistice étant intervenu entre temps, ils furent employés au cours de manœuvres.



Des centaines de tanks américains, moyens et lourds, alignés au cours de manœuvres, ne sont qu'une partie du plan de guerre établi par « l'arsenal des démocraties ». L'Amérique a mis déjà sur pied plusieurs millions d'hommes, une force aérienne de dizaines de milliers d'appareils et une quantité innombrable de chars d'assaut déjà en action sur les différents fronts de combat.

Un reporter à l'aventure

DANS UN MONDE EN GUERRE

Quentin Reynolds est un journaliste et un écrivain des plus cotés aux Etats-Unis. En sa qualité de correspondant du grand magazine « Collier's », il a longuement séjourné en Europe et en Afrique, visitant les principaux théâtres d'opérations. De retour en Amérique, il a publié un ouvrage intitulé « Seules, les étoiles sont neutres », dans lequel il a tenu à relater les mille et un incidents qu'il a vécus, de préférence aux événements historiques de cette guerre, qu'il laisse aux critiques militaires. C'est de ce livre passionnant que nous avons tiré la série d'articles que nous présentons à nos lecteurs.

Après avoir vainement essayé d'obtenir une interview de Winston Churchill, Reynolds est un beau jour convoqué au 10, Downing Street, où l'attend son grand ami Harry Hopkins. Grâce à l'intervention de ce dernier, le journaliste pourra accompagner le Premier britannique au cours d'un voyage d'inspection, au bout duquel, à sa grande surprise, Churchill l'invite à déjeuner. Pendant toute la durée de la blitzkrieg contre l'Angleterre, Reynolds a vu les Britanniques souffrir et combattre. Il a connu les horreurs des bombardements sur Londres, il a assisté aux exploits des as de la R.A.F.

Le 22 juin 1941, l'Allemagne attaque l'U.R.S.S. Reynolds demande immédiatement un visa pour Moscou, mais butte dans des difficultés nombreuses. Finalement, il obtient l'autorisation de se rendre à Moscou et part avec la mission Beaverbrook-Harriman. Voici son premier contact avec l'U.R.S.S. en guerre. *

par QUENTIN REYNOLDS

DINER AVEC STALINE DISPUTES AVEC LOZOVSKY

Nous autres correspondants sommes toujours les derniers à apprendre ce qui se passe. L'histoire de mon voyage d'Ecosse à Moscou en est une nouvelle preuve. Enfermés dans la cabine d'un énorme « Liberator », nous ne fûmes capables de rien voir tout au long des quinze heures que dura la traversée.

Le grand appareil atterrit à Moscou. Un soleil étincelant faisait briller de mille feux les toits de la capitale soviétique.

— Un voyage comme les autres, banal à souhait, n'est-ce pas, mon vieux ? dis-je amicalement au pilote, en lui posant une main sur l'épaule.

— Banal ? explosa l'aviateur en me regardant avec mépris. Pour commencer, nous avons survolé la mer sur une étendue de 6.000 kilomètres sans escale. Banal ? Vous êtes-vous rendu compte que ce fut là le plus long voyage entrepris par un avion de l'armée ? Vous êtes-vous rendu compte qu'à un certain moment la pression d'huile des moteurs était descendue à 10 et que nous avons failli aller boire un coup dans la grande tasse ? Savez-vous qu'à peine nous avions décollé, trois Spitfires, nous prenant pour un avion ennemi, plongèrent sur nous et nous identifièrent juste à temps ? Voyage banal, hein ? Il y a huit heures, au-dessus de la côte de Norvège, deux appareils nous envoyèrent des rafales de mitrailleuses. Ils s'apprêtaient à revenir vers nous lorsqu'un nuage providentiel se présenta à mes yeux. En conclusion, permettez-moi de vous dire qu'au cours de vingt ans d'expérience je n'ai jamais connu un voyage aussi mouvementé, et d'ici à ce que j'en entreprenne un pareil...

Je m'excusai comme je pus, mais il me fallut plus d'un quart d'heure pour apaiser mon irascible aviateur.

LA MISSION A L'ŒUVRE

Dans la même journée, je vis pour la première fois la mission Beaverbrook-Harriman à l'œuvre. Les deux hommes d'Etat et leurs collaborateurs étaient venus en Russie pour régler d'une façon claire et définitive la question de l'aide à l'U.R.S.S. Presque tous les soirs, Harriman et Beaverbrook allaient au Kremlin et tenaient de longues conférences avec Staline. Ils étaient profondément impressionnés par les connaissances techniques dont faisait preuve le leader de l'U.R.S.S.

— Il m'a possédé ce soir, dit le ministre britannique, au retour d'une conférence au Kremlin. Je lui parlais du moteur des Hurricanes. Je disais à Staline combien il était parfait. « Ah ! c'est un merveilleux moteur, M. Staline. Il développe 1.350 chevaux. » Staline sourit et répliqua : « Oh ! non. Sa puissance n'est que de 1.250 CV. »

Beaverbrook, toujours le premier à apprécier une plaisanterie, riait de bon cœur en évoquant la façon dont lui, ancien ministre de la production aéronautique, avait été corrigé par Staline.

— Cette histoire pourrait intéresser les copains. Permettez-vous que je la leur communique ? Les nouvelles sont plutôt rares ces jours-ci.

— Certainement, certainement, dit-il, racontez-la-leur.

Je ne manquai pas de le faire, mais la censure ne laissa pas passer l'anecdote. Lorsque j'appris cela, je me précipitai au ministère des Affaires Etrangères pour protester. Je ne manquai pas de faire remarquer à ces messieurs que si je donnais à mes collègues des nouvelles concernant Harriman ou Beaverbrook, c'était parce que je les avais puisées aux sources mêmes. J'étais leur représentant personnel. Beaverbrook avait donné son approbation.

— Ce serait discourtois que de laisser passer cette histoire, me dit gravement Lozovsky. Ce serait discourtois envers lord Beaverbrook.

— Mais c'est Beaverbrook lui-même qui m'a raconté l'histoire, dis-je exaspéré. Lui-même m'a dit de la passer aux correspondants. C'est un hommage envers Staline, montrant que le chef de l'Etat russe est capable de corriger Beaverbrook au sujet des avions britanniques. C'est une bonne histoire et Beaverbrook fut le premier à en rire.

— Oh ! non, elle ne passera pas, me dit Lozovsky en souriant. Cette anecdote ne présente aucune utilité.

Il en fut ainsi. Seules les nouvelles utiles pouvaient passer intactes à travers le crible de la censure. Mes réflexions amères à l'égard de la censure soviétique ne sont pas un procès contre le communisme ou contre l'administration russe. J'ai critiqué tous les censeurs du monde, y compris ceux d'Angleterre qui ne sont pas bien méchants. Nous autres correspondants avons une aversion particulière contre la censure, mais celle qui opère en Russie est vraiment fatigante.

OUMANSKY ME PRÉSENTE...

Les travaux de la commission touchaient à leur fin. Staline invita tous les membres des deux délégations à dîner au Kremlin. Les correspondants étaient abasourdis. C'était la première fois, depuis de longues années, que Staline offrait un dîner officiel.

— Souvenez-vous, m'avertit Harriman, vous ne pouvez rien écrire au sujet de ce que vous verrez ce soir.

— Je n'écrirai rien, dis-je à contre-cœur.

Depuis une éternité, aucun reporter n'avait réussi à franchir les portes du Kremlin. J'avais cette opportunité magnifique à portée de la main, et je n'aurais pas pu en tirer profit avant longtemps. Mais je me consolai en pensant que si j'avais été à Moscou en qualité de simple reporter, je n'aurais pas été invité ce soir-là.

Le même soir, nous nous retrouvâmes dans un grand salon du Kremlin où nous attendîmes l'arrivée de Staline. Des serviteurs allaient et venaient, présentant aux invités des plateaux chargés de vodka et de pâtisseries. Tous les dirigeants de l'U.R.S.S. étaient présents. Oumansky, qui devait faire fonction d'interprète pour Beaverbrook, me présenta aux personnalités que je ne connaissais pas. Vyacheslav Molotov : un petit homme avec une moustache à la Groucho Marx. Le souriant Maxime Litvinoff était également de la fête. Ce fut une surprise pour nous. Depuis quelques années, il avait été tenu dans l'ombre. Nous pensâmes qu'il avait été convié pour la simple raison qu'il avait toujours su gagner les sympathies des Anglais et des Américains, alors qu'il représentait son pays à la S.D.N. Mais plus tard nous fûmes détrompés. Le maréchal Vorochilov, soldat jusqu'au bout des ongles, exhibait un uniforme très élégant. Et naturellement Lozovsky ne manquait pas à la réunion. Tous les grands personnages de l'U.R.S.S. étaient présents, excepté ce petit homme oublié qui est président de l'Union des Républiques Socialistes. Comment s'appelle-t-il, au fait... ? Ah ! oui, Mikhail Kalinine.

Toutes les conversations cessèrent, lorsque Staline, sanglé dans son costume presque militaire, fit son entrée. Nous nous mîmes à table. Je me trouvai placé entre un amiral russe et un membre du commissariat des Affaires Etrangères. En face de moi se trouvait Lozovsky, l'homme avec lequel j'avais toujours maille à partir. J'essayai de faire agir mon charme séducteur sur cet important personnage. Mais vouloir charmer un censeur, c'est prétendre hypnotiser un serpent.

DINER AVEC STALINE

Le dîner se composait de 23 entrées. Les plats se succédèrent rapides. Au milieu de la table, de grands bols contenaient du caviar. Je ne pouvais m'empêcher de m'en servir continuellement. Eddie Page me lança un avertissement :

— Doucement avec le caviar. Ce repas durera des heures et vous ne pouvez rien refuser.

Chaque fois qu'un invité vidait son verre de vodka, un sommelier versait de nouveau. Mon voisin l'amiral me conviait à boire à tout instant, et j'avalais verre sur verre, en murmurant le conventionnel « Vashe Zdorovie ». Il parlait l'allemand, et tant qu'il n'employait pas des expressions trop compliquées, je pouvais le comprendre.

Entre temps, les mets les plus variés se succédaient. La nourriture était excellente. Le vin coulait à flots : vin rouge, vin blanc, champagne, et naturellement de la vodka en abondance : blanche, jaune, rouge assaisonnée de poivre. Les toasts étaient on ne pouvait plus fréquents. Staline donna le signal, en portant un toast à Beaverbrook et un autre à Harriman. Avant le dessert, nous subîmes une vingtaine de ces toasts, que nous saluions à grand renfort d'applaudissements.

Finalement, nous atteignîmes le stade du café. Je n'en pouvais plus. Alors Staline se leva, avec une expression qui nous rendit très attentifs. Il frappa son verre du couteau et parla pendant 15 secondes. Oumansky traduisit :

— Le camarade Staline dit, commença Oumansky, qu'il propose un toast au Président des Etats-Unis. Le camarade Staline dit que le président Roosevelt doit mener à bien la tâche très difficile de diriger un pays qui est non-belligérant et qui, pourtant, veut venir en aide aux deux grandes démocraties d'Europe dans leur lutte contre le fascisme. Le camarade Staline dit que Dieu donne son aide au président Roosevelt, afin qu'il puisse accomplir sa tâche très difficile.

Un silence total précéda de quelques secondes le tonnerre d'applaudissements qui firent trembler les murs de la salle. Harriman se leva et secoua fortement la main de Staline, en le remerciant. Staline ne souriait pas. Ce toast était profondément sincère.

L'instant était solennel. Staline, l'antéchrist ; Staline qui avait séparé définitivement l'Eglise de l'Etat ; Staline qui proclamait : « La religion est l'opium du peuple » ; ce même Staline, là, en public, implorait humblement l'aide divine pour Roosevelt.

OUMANSKY ME PROPOSE...

Le dîner était terminé. On nous fit passer dans une salle de projection, et nous assistâmes à plusieurs films. L'action était lente à en mourir. L'abondance de la nourriture absorbée nous empêchait de tenir les yeux ouverts. C'est avec un soupir de soulagement que je vis la séance prendre fin.

— Avez-vous aimé le film documentaire ? me demanda Oumansky.

— Franchement, je pense qu'il est un peu long, dis-je.

— Oui, admit Oumansky. Nous voulons vous demander quelque chose. Voudriez-vous vous charger de faire un film pendant votre séjour ? Quelque chose dans le genre de « London can take it ». Vous pourriez collaborer avec Eisenstein. Nous vous serions très reconnaissants.

— Il y a une chose que je désire pardessus tout, répondis-je feignant d'ignorer la proposition d'Oumansky : je voudrais interviewer Staline. Une demi-heure d'entretien avec lui, c'est tout. En ce qui concerne le film, nous en parlerons plus tard.

— Nous en reparlerons, dit-il en souriant.

Après le départ de la mission, j'aurais pu me mettre sérieusement au travail. Mais mes collègues qui m'avaient précédé en Russie avaient fait tant et si bien qu'il ne me restait pas grand'chose à raconter au sujet de l'U.R.S.S.

Un soir, nous jouions au poker dans ma chambre, lorsque le téléphone sonna. C'était Lozovsky. Pouvais-je passer immédiatement au ministère des Affaires Etrangères ? Je terminai le coup qui était en train, et que naturellement Cassidy m'enleva, et m'apprêtai à prendre congé de mes confrères.

— Est-ce que, par hasard, tu essayerais d'obtenir une interview avec « Oncle Joe » ? me dit soudain Cassidy.

— Oh ! ce n'est pas une chose possible, répondis-je évasivement. Vous avez tous passé des mois ici et aucun de vous n'y est parvenu.

— Est-ce que, par hasard, tu ne serais pas en train d'user de ton influence, en qualité de membre de la mission, pour obtenir un résultat ? reprit Cassidy. Ne serais-tu pas un traître de la pire espèce ?

— Ne le feras-tu pas à ma place ? demandai-je doucement.

— Et comment ! admit-il.

J'avais eu chaud.

Entre temps, la voiture que j'avais demandée était arrivée et je quittai mes amis.

Le nom de Lozovsky était presque inconnu, en dehors de certains cercles russes, avant l'invasion allemande. Ce n'est qu'alors, devenu le porte-parole officiel du Kremlin, le seul membre du gouvernement auquel les correspondants avaient à faire, qu'il fut placé au premier plan de l'actualité. Aujourd'hui, après Staline, Molotov, Vorochilov et Timochenko, c'est l'homme d'Etat soviétique le plus connu à travers le monde. Il occupe à Moscou un poste qui ressemble beaucoup à celui dans lequel trône Joseph Gœbels en Allemagne.

CONFÉRENCES DE PRESSE

Mais, à l'encontre de son collègue allemand, Lozovsky ne s'est jamais permis de donner une fausse nouvelle. Il est de loin trop intelligent pour avoir recours à des mensonges, alors que son intelligence lui permet d'être particulièrement évasif lorsqu'il ne veut pas répondre à l'une de nos questions. Malheureusement, nous autres correspondants ne nous intéressons pas à la vérité. Ce que nous voulons, c'est des nouvelles.

Deux fois par semaine, Lozovsky tenait une conférence de presse. Il répondait à des douzaines de questions, mais lorsqu'il se levait, il nous laissait la nette impression qu'il avait été plus fort que nous et qu'il ne nous avait dit que ce qu'il avait bien voulu nous dire. Mais il agissait avec tellement de désinvolture et d'humour qu'il était bien difficile de lui en vouloir.

Les réunions avaient lieu dans une grande salle. Nous étions assis autour d'une table. Lozovsky, quoiqu'il connaisse à la perfection une demi-douzaine de langues, ne parlait, au cours des conférences, que le russe. Nos collègues polyglottes se chargeaient de traduire questions et réponses. Voici un échantillon de ce qui se passait régulièrement au cours des réunions de presse.

Philip Jordan (du « News Chronicle », parlant en français) : Monsieur le Commissaire, hier j'ai remis mon article au censeur vers midi. Il ne fut censuré que sept heures plus tard. Etant donné que les communications avec Londres demandent plusieurs heures, je pense qu'il est raisonnable de vous demander ou bien d'augmenter le nombre des censeurs, ou bien d'exiger de vos employés qu'ils travaillent un peu plus rapidement.

Lozovsky (répond en russe) : Ce que vous me dites est regrettable. Je ferai de mon mieux pour vous donner satisfaction.

Jordan se retourne vers Robert Magidoff de l'Associated Press qui connaît le russe et lui demande ce que Lozovsky a dit.

Henry Shapiro (United Press) : Les journaux russes rapportent aujourd'hui que la ville de B., près de Léningrad, a été reprise par les

* Voir « Images » Nos 682, 683 et 684.

troupes russes. Pouvez-vous désigner plus spécifiquement cette ville ?

Lozovsky : En russe, s'il vous plaît, en russe.

Shapiro répète sa question en russe.

Lozovsky (le regarde avec douceur et du ton dont il ferait un reproche à un enfant pris en flagrant délit de vol de confiture) : M. Shapiro, si les journaux voulaient vous faire connaître la ville de B., ne pensez-vous pas qu'ils l'auraient désignée en toutes lettres ?

Cy Sulzberger (du « New York Times », demande en serbe) : La B.B.C. rapporte que des bateaux de guerre japonais ont sauté sur des mines russes. Qu'y a-t-il de vrai dans cette nouvelle ?

Lozovsky : Que disent les journaux japonais à ce sujet ?

Sulzberger : Je ne sais pas.

Lozovsky : Moi non plus, je ne sais pas.

Jean Champenois (de l'A.F.I.) : Quand est-ce que pourrez-vous nous faire visiter le front ?

Lozovsky : Cette visite aura lieu bientôt, j'espère.

Jordan (à mi-voix, à Reynolds) : S'il attend encore un peu, ce sera le front qui viendra vers nous.

Arch. Steele (du « Chicago Daily News ») : La radio allemande prétend que les troupes du Reich ont rompu le front aux abords immédiats du sud de Moscou. Est-ce vrai ?

Lozovsky (souriant) : M. Steele, vous connaissez la radio allemande. Comment pouvez-vous croire un seul mot de ce qu'on y dit ?

Les séances continuaient ainsi. Lozovsky ne refusait jamais de répondre à une question. Il s'arrangeait toujours de façon à se dérober lorsqu'il ne voulait pas répondre, mettant ainsi en pratique le mot de Talleyrand : « Les paroles ont été inventées pour déguiser la pensée ».

Finalement, lorsque nous sommes à bout de questions, Lozovsky se lève, nous salue d'un cordial « au revoir » et nous laisse comme autant d'idiots.

FINASSERIES AVEC LOZOVSKY

Lorsque j'arrivai chez Lozovsky, ce soir-là, il me reçut immédiatement et alla droit au but :

— J'ai parlé avec Oumansky, me dit-il. Nous vous serions reconnaissants si vous vouliez tourner un film pour nous. Un film montrant comment Moscou combat. Vous travailleriez avec Eisenstein. Je lui en ai touché un mot, il serait très heureux de collaborer avec vous.

Je dus faire un grand effort pour ne pas accepter avec enthousiasme. C'est un privilège que de pouvoir travailler avec le grand Eisenstein.

— Je voudrais bien, répondis-je à Lozovsky, mais je suis très occupé. Vous n'ignorez pas que je passe le plus clair de mon temps à faire des démarches pour obtenir une interview de Staline. Tant Beaverbrook que Harriman pensent que ce serait une très bonne idée de publier un article humain sur votre chef. (Je mentais effrontément, la question n'ayant jamais été abordée avec les deux hommes d'Etat.) Comme vous voyez, Monsieur le Commissaire, mes démarches me prennent tout mon temps. Evidemment, ajoutai-je avec une pointe de sournoiserie, si je pouvais obtenir l'entrevue, je pourrais alors me livrer corps et âme au film que vous me demandez.

Lozovsky me regarda en souriant. Je ne doutais pas qu'il eut parfaitement compris. Les Russes sont des hommes d'affaires très avertis. Mes collègues m'avaient appris cela.

— Eh bien, nous verrons ce que nous pourrons faire, dit-il. Je ne peux rien vous promettre. Cependant, je ferai de mon mieux. En tout cas, Eisenstein vous téléphonera demain.

— Du moment que vous me promettez de vous occuper de l'interview, j'arrête toutes mes démarches et je me mets à la disposition d'Eisenstein.

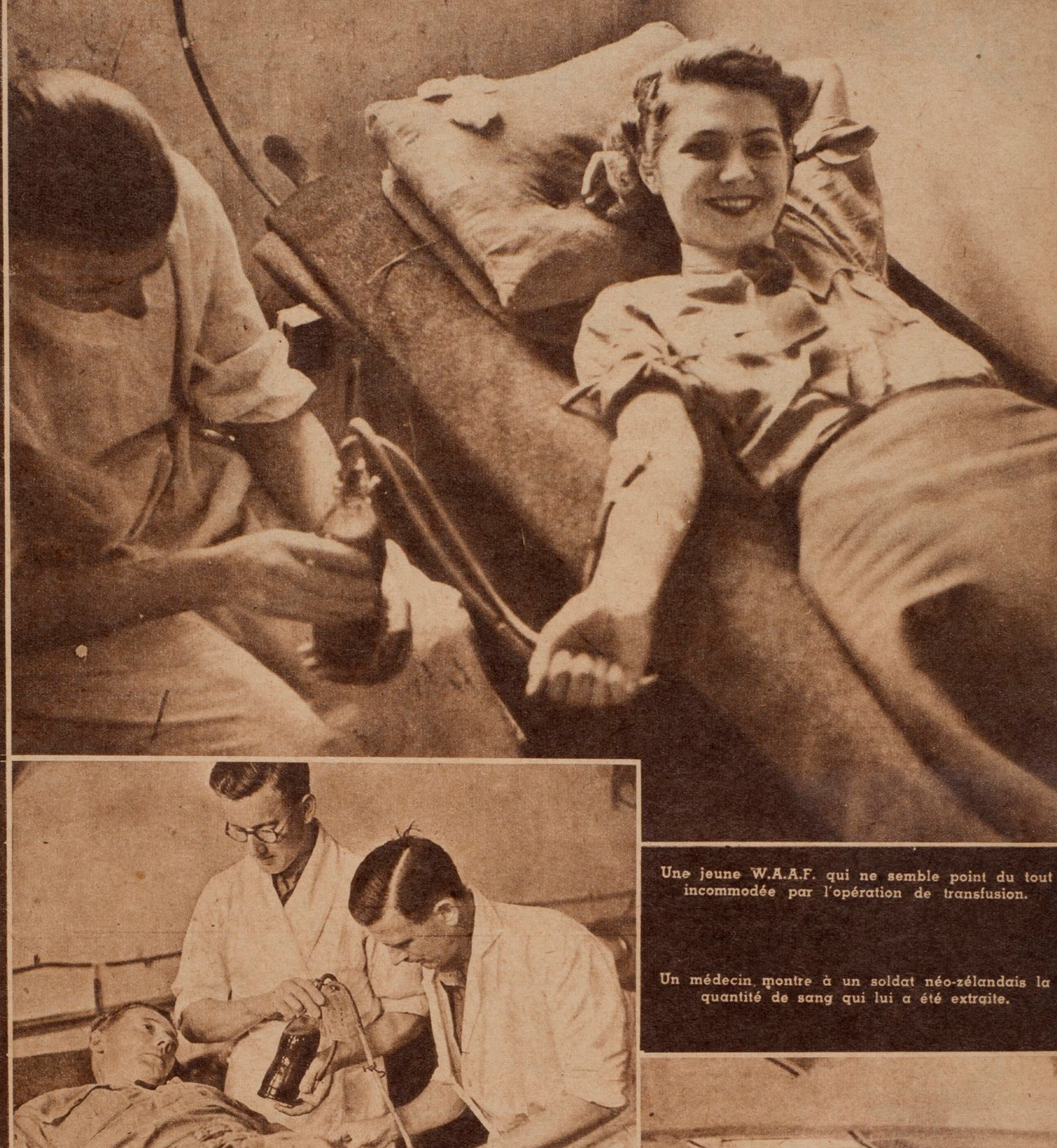
Le lendemain, je rencontrais le grand metteur en scène que j'avais toujours désiré connaître. C'est un homme très aimable, grand, vigoureux, toujours riant. Il me montra le film qui avait été déjà tourné et me demanda mon opinion. J'étais très gêné. Comment critique Eisenstein ?

— Vous pouvez couper là-dedans ce que vous voudrez. Vous pouvez également ajouter autant de scènes que vous jugerez nécessaires. Vous pouvez finalement brûler cette bande et recommencer à tourner le film de bout en bout.

Je fis quelques suggestions qui lui plurent particulièrement. Il me présenta une jeune femme :

— Voici ma secrétaire, que je mets à votre disposition. Elle connaît à fond la technique cinématographique. Ne vous préoccupez pas de censure, de producteur ou de superviseur. Donnez des ordres, ils seront exécutés.

Je n'avais jamais travaillé dans des conditions aussi agréables. Pour tout ce qui concernait ce film, j'étais le gouvernement. Je pouvais entrer au Kremlin, jusque dans le cabinet de travail de Staline. Je pouvais aller partout, faire ce que je voulais.



Une jeune W.A.A.F. qui ne semble point du tout incommodée par l'opération de transfusion.

Un médecin montre à un soldat néo-zélandais la quantité de sang qui lui a été extraite.

DONNEURS de sang...

Le sang est parfois plus précieux que l'or pour les soldats blessés du désert de l'Ouest. Chaque mois, plus de deux mille personnes, y compris des femmes, membres des W.A.A.F.S., donnent leur sang pour les besoins de la transfusion. Dans bien des cas, le sang, recueilli dans des bouteilles, est envoyé à plusieurs milles de distance et, quelquefois, la transfusion a lieu dans les airs. A chaque donneur de sang est accordée une bouteille de bière... Voilà certainement un genre de troc insoupçonné.



Et voici venir la récompense ! Une bouteille de bière est octroyée à chaque donneuse de sang.



Les donneurs de sang attendent dans une salle d'hôpital d'être appelés pour la transfusion.

Le beau sourire d'Ann Ayres est emprunt d'un charme fascinateur.

Pour avoir un beau buste...

FAITES CES 4 EXERCICES

La mode est au « Second Empire » et voici qu'émergeant des corsages des toilettes du soir, apparaissent le haut de la gorge, les épaules et la naissance du cou. Et, à cause de cette mode, il n'est plus possible d'avoir un buste médiocre. Ni trop gras, ni trop maigre, voilà ce qu'il doit être, sans empâtement mais sans « salières ».

Seuls, des exercices bien compris, muselant le buste tout entier, peuvent donner à celui-ci une apparence idéale. Et notamment les mouvements suivants :

PREMIER EXERCICE

En position debout. Elever latéralement les bras jusqu'à ce qu'ils arrivent à l'horizontale, les paumes allongées, tournées vers le sol. Arrivé à ce point, les faire tourner vers le plafond et élever verticalement les bras, de chaque côté de la tête. Pendant ce mouvement, inspiration de l'air. Ensuite, redescendre les bras jusqu'à l'horizontale, retourner les paumes vers le sol, ramener les bras dans leur position de départ. Pendant ce mouvement, expiration de l'air. A faire quinze fois de suite.

DEUXIEME EXERCICE

Station droite, comme plus haut. En gardant le cou et la tête absolument immobiles, fléchir le buste en avant, étendre les bras dans le prolongement du corps, mais en extension et paumes tournées vers le sol.

Ouvrir les bras latéralement très lentement, bien à fond, pour les ramener en arrière du buste, le plus loin possible. Les jambes resteront, durant tout l'exercice, parfaitement immobiles. A faire dix fois.

TROISIEME EXERCICE

Etendre les bras à l'horizontale, en tenant les poings fermés, l'intérieur des mains tourné vers le plafond. Replier les bras en ramenant les poings juste au-dessus des épaules et les détendre rapidement pour les ramener à la position première. Quinze fois de suite. Cet exercice doit se pratiquer avec la plus vive énergie.

QUATRIEME EXERCICE

Le corps étendu, à plat ventre au-dessus du sol. Prenez un point d'appui sur la pointe des pieds repliés et sur les bras tendus, paumes des mains à plat au sol.

Votre corps, ainsi placé, forme une équerre avec le sol. Descendez très lentement en pliant les coudes — qui s'écartent ainsi vers le dehors — pour amener le corps à ras du sol. C'est votre buste qui doit toucher terre, non pas votre abdomen. A faire, le plus lentement possible, dix fois de suite.

Quelques moyens pour avoir

DE JOLIES JAMBES

L'été vous a peut-être fait remarquer combien peu de femmes avaient de jolies jambes. Les shorts, les costumes de bain et même nos jupes très courtes montrent un peu plus qu'autrefois nos mollets et, si vous n'avez pas été satisfaite des vôtres, commencez dès maintenant à les perfectionner.

Leur donner une forme parfaite est le plus difficile à atteindre. En effet, avoir une jolie peau, supprimer la chair de poule ou les poils ne sont plus pour vous, du moins je l'espère, des problèmes difficiles à résoudre. Les dépilatoires, la cire à épiler, les crèmes, la pierre ponce et le brossage ne doivent plus avoir de secrets pour vous, si vous avez lu attentivement les articles que j'ai consacrés à ce sujet ici même.

N'oubliez pas que vos jambes sont faites de vingt-six os, qui supportent tout le poids de votre corps et qui, cependant, sont assez libres pour se mouvoir séparément.

Tout cet ensemble est retenu par des ligaments, des muscles et des tendons, au travers desquels circulent veines, artères et nerfs... Il n'est donc pas, à première vue, extrêmement simple d'en transformer l'armature.

Commençons aujourd'hui par quelques exercices qui intéressent plus spécialement les chevilles et les pieds, mais qui, cependant, amélioreront également vos mollets et vos cuisses.

D'abord, enlevez vos chaussures et bas. Puis, debout sur un livre épais, de manière que les doigts de pied dépassent, baissez vos orteils comme s'ils voulaient ouvrir le livre. Restez ainsi trois secondes, puis détendez-vous. Recommencez vingt fois de suite.

Second exercice : *assise sur le sol, les jambes bien étendues devant vous, talons joints. Poussez le bout de vos pieds comme si vous vouliez toucher le sol avec vos orteils sans que vos talons se soulèvent. Restez ainsi pendant trois secondes, puis détendez-vous, et faites ceci vingt fois.*

Troisième exercice *qui fait travailler toute la jambe et ôte le surplus de graisse. Debout, jambes légèrement écartées, levez-vous très lentement sur la pointe des pieds de façon que tout votre poids repose sur vos orteils. Restez ainsi pendant quelques secondes, puis redescendez très lentement. Faites cet exercice, sans perdre votre équilibre, dix fois par jour pour commencer, et augmentez progressivement jusqu'à le faire vingt fois.*

Marchez aussi souvent que vous le pourrez sur la pointe des pieds en songeant à rentrer le ventre et à remonter la poitrine. Marchez aussi sur les talons. Tous ces mouvements tendent à affiner vos chevilles et à fortifier vos jambes.

N'oubliez pas aussi, lorsque vous marchez dans la rue avec des talons plats, de mettre autant que possible la pointe du pied sur le sol avant le talon pour avoir une démarche plus légère. Rejetez les épaules en arrière et tenez votre tête droite. Laissez vos bras s'agiter naturellement de chaque côté de vos hanches, mais veillez cependant à n'avoir pas un balancement trop accentué.

Ainsi, non seulement vos jambes seront plus jolies, mais encore tout votre maintien y gagnera.

Si...

...VOUS AVEZ LA PEAU SECHE ET GRASSE...

Votre nez luit... et votre front pèle. Votre nez pèle et votre menton luit.. Vous n'arrivez pas à reconnaître vous-même si vous devez, pour éviter ces petits inconvénients, soigner votre peau comme si elle était entièrement grasse (nez et menton luisants le feraient croire) ou comme si elle était un peu trop sèche (front et nez qui pèlent en seraient alors la preuve).

Mais, ne vous inquiétez plus. C'est probablement que votre peau est à la fois sèche et grasse et je vais vous indiquer, aujourd'hui, comment vous allez procéder dans ces conditions.

Je vous répète, tout d'abord, que seule une bonne santé vous donnera un joli teint et une peau en bon état. Veillez donc, comme je vous le recommande toujours, à votre circulation, à votre élimination, à votre sommeil et à votre nourriture. Il est, en effet, presque inutile de suivre un traitement, aussi merveilleux soit-il, si, pour commencer, vous ne soignez pas votre état général, si vous n'éliminez pas toutes les impuretés qui peuvent encombrer vos intestins et alourdir votre sang.



La toilette du matin cherchera donc surtout à corriger la sécheresse de votre peau tout en améliorant les parties grasses.

Si, dans votre visage, les zones sèches prédominent, faites ceci :

Prenez une crème grasse et étendez-la soigneusement sur les endroits à traiter. Massez ces points précis avec le bout de vos doigts jusqu'à ce que la crème soit presque entièrement absorbée. Laissez reposer quelques minutes, prenez alors un bon savon de toilette, faites dans vos deux mains une mousse bien épaisse et passez-la sur tout votre visage en insistant, cette fois, sur les parties qui sont trop grasses. Vous rincerez à l'eau fraîche et vous vous sentirez ensuite très reposée.

Pour une peau qui serait plus grasse que sèche, il suffira de mettre très peu de crème et seulement sur les points secs. Le lavage très accentué sera parfait.

Retenez bien que ceci ne vous prendra pas plus de dix minutes chaque matin. Si votre peau est assez grasse, servez-vous d'un lait d'amandes comme base de votre poudre, mais si elle est sèche, n'hésitez pas à mettre de la crème, car je vous rappelle qu'il est toujours très mauvais d'appliquer la poudre directement sur la peau.



Le soir, vous porterez toute votre attention sur les parties grasses de votre figure. Vous aurez une lotion astringente que vous passerez délicatement, avec un coton, sur les points à soigner. Vous laisserez sécher cette application et vous en mettrez une seconde qui restera toute la nuit. Evitez surtout de passer cette lotion sur les endroits où votre peau est sèche, car elle la dessècherait encore plus.

Si vous suivez attentivement, et pendant un mois, ce traitement, je vous garantis que vous constaterez une amélioration de votre peau et que vous serez vous-même étonnée de voir combien il était simple de changer l'aspect de tout votre visage. Votre maquillage tiendra également mieux et vous serez beaucoup plus jolie à voir, ce qui, au fond, est votre seul désir, n'est-ce pas ?

Conseils à mes nièces...

Nièce « Au sourire joyeux »

Je ne serai pas libre à la date indiquée. Ecrivez-moi donc de nouveau, dès que vous le pourrez, et nous arrangerons un rendez-vous. Ne vous laissez pas aller, ma chère nièce. Tout finira par s'arranger.

Nièce « Delbaron »

Je ne connais pas la signification de votre nom. Pour vos chaussures, nettoyez le crêpe avec de l'eau dans laquelle vous aurez versé quelques gouttes d'ammoniaque. Je trouve votre papier à lettres absolument charmant et pas du tout « bébé ».

Nièce « Lilian C. »

L'être humain n'est pas fait comme un champignon. Il pousse lentement. Comment voulez-vous obtenir des résultats après avoir fait seulement quelquefois l'exercice en question ? Cela vous prendra des mois, mais vous grandirez sûrement.

Nièce « Fougère »

Vous ne m'avez pas donné toutes vos mesures, aussi je ne puis vous répondre. Indiquez-moi, je vous prie, le tour de vos chevilles, celui de vos mollets et de votre taille. Je pourrai alors vous aider plus efficacement.

Nièce « Juif errant » (Beyrouth)

N'avez-vous pas tout près de vous un institut de beauté où l'on pourrait resserrer ces pores trop dilatés ? En tout cas, l'huile de camphre employée raisonnablement, c'est-à-dire deux fois par semaine, pourrait donner de bons résultats.

Nièce « Marie-Aimée D. »

La constipation est souvent le prélude d'une maladie et il vaudrait mieux consulter un médecin. Je ne vous conseille pas le moyen dont vous parlez. Les Américaines l'emploient à tort et à travers et finissent par détraquer leur santé. Buvez donc, tous les matins au réveil, un ou deux grands verres d'eau. Déjeunez une heure plus tard de fruits exclusivement et buvez six autres verres d'eau le long du jour. Vous obtiendrez certainement des résultats satisfaisants.

Nièce « Argentina Way »

Vous pouvez m'écrire chaque fois que vous le désirez et je vous répondrai. Vous êtes un peu maigre pour votre taille. C'est 55 kilos que vous devriez peser et non 46, mais vous n'avez que 17 ans et vous êtes en plein développement. C'est à 25 ans que l'on cesse de grandir. Votre photo est en tout cas charmante. Je ne vous conseille pas ces pilules. Faites des exercices de gymnastique respiratoire. Employez des haltères et vous aurez une belle poitrine.

Nièce « Diane S. »

On vend dans le commerce un produit spécial liquide qui désodorise les aisselles. Adressez-vous à une droguerie. Pour vos lèvres gercées, employez le beurre de cacao (en vente dans le commerce) ou simplement de l'huile tiède.

Nièce « L'écolière »

Vous avez tout le temps nécessaire encore pour vous former. Ne prenez pas ces choses au sérieux et appliquez-vous à vos études. Pour 1 m. 58, il faut avoir 64 cm. de tour de taille, 82 de tour de poitrine, 86 de tour de hanches, 26,3 de tour de bras, 47,6 de tour de cuisse, 32,6 de tour de cou et 32,6 de tour de mollet. Il faut peser 54 kilos, mais, encore une fois, cette mesure ne s'applique pas strictement à votre cas.

Nièce « Eva » (Alep)

Vous avez très bien fait de cesser ce flirt avec le jeune homme en question. S'il tient à vous, il saura tout faire pour vous revoir, sinon vous saurez que vous lui étiez indifférente et, dans ce dernier cas, vous n'aurez rien perdu de voir clair à temps. Vous pouvez m'écrire régulièrement. C'est avec plaisir que je vous répondrai.

Nièce « Nana »

Pour les semelles de vos chaussures, nettoyez-les avec un chiffon propre que vous aurez trempé dans de l'eau contenant quelques gouttes d'ammoniaque. Vous pourrez, certes, louer une machine à écrire, mais je ne puis vous donner une adresse à Alexandrie.

Nièce « Majo »

Je vous remercie pour votre lettre, j'en ai été vraiment touchée. Vous pouvez m'écrire aussi souvent que vous le désirez. Je vous répondrai volontiers. Parlez-moi un peu plus de votre personne, de votre manière de vivre, etc... Je vous remercie pour vos prières.

Nièce « Thérèse » (Istanbul)

Je vous remercie pour votre longue lettre et je vous accepte avec plaisir dans ma grande famille de nièces. Oui, je connais votre ville très bien, car j'y ai longtemps vécu, il y a quelques années de cela. Je parle le turc, naturellement. Votre poids est parfait, par rapport à votre taille. Cependant, si vous continuez à engraisser, consultez d'urgence un spécialiste des glandes.

Nièce « Eliane-Maryse »

Non, le défaut en question n'est pas habituel aux enfants et vous devez faire tout votre possible pour y remédier. On peut très facilement arranger la forme des jambes d'une fillette si jeune, mais vous devrez absolument consulter un spécialiste d'abord. Je n'en connais, malheureusement, aucun. Peut-être votre médecin traitant pourrait-il vous tirer d'embarras ?

Nièce « Anxieuse »

Je n'ai pas pu vous répondre tout de suite parce que d'autres nièces attendaient leur réponse. Vous n'avez pas le droit de cacher vos précédentes aventures à celui qui est votre fiancé. Comment pourrez-vous dissimuler tout le temps votre passé orageux ? Il vous faudra mentir sans cesse, nier, souffrir. Tandis qu'en disant toute la vérité, dès le début, vous vous éviterez bien des déboires. Croyez-moi, bien des nièces ont joué la comédie et elles ont payé chèrement leur manque de franchise.

TANTE ANNE-MARIE

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Un lecteur m'écrit :



« Depuis la guerre, c'est-à-dire depuis qu'il y a des uniformes en Egypte, ma moitié ne cesse de me harceler pour que, dans tous mes moments de loisir, je la conduise dans des endroits fréquentés par des militaires, m'obligeant ainsi à assister à ses minauderies ridicules. Pour comble, à deux reprises, en rentrant de mon travail, je trouve Madame prenant le thé, chez moi, en compagnie d'amis... militaires, naturellement. A bout de patience, j'ai envoyé cette dernière, malgré ses larmes, méditer, dans les jupes de sa mère, où doit s'arrêter la complaisance d'un mari, d'un honnête homme, devrais-je dire...»

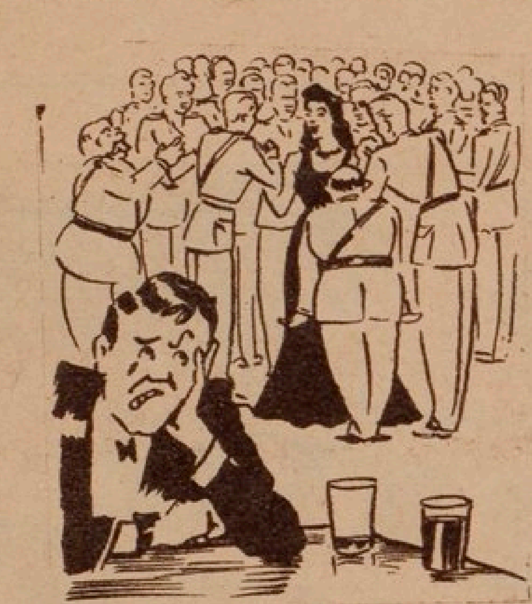
Nombre d'époux se trouvent aujourd'hui dans le cas de mon malheureux correspondant et la plupart, prenant leur mal en patience, subissent, avec une sage résignation, le signe des temps. Devons-nous, ma douce et tendre cousine, nous apitoyer sur le sort de ceux-ci et de ceux-là ou bien nous soumettre stoïquement aux exigences de l'heure ? Certes, mon correspondant, qui n'est pas du tout le prototype du mari jaloux, puisque souvent il a accepté de mener sa compagne dans les établissements publics pour la voir évoluer dans les bras de plusieurs autres que lui, trouve qu'à tout il y a une borne et que l'obligeance d'un époux ne doit pas dépasser une certaine limite, au risque d'envoyer un ménage à vau-l'eau et la réputation d'un mari à la débandade. Aussi a-t-il pris contre sa femme une mesure draconienne qu'il souhaite de voir suivie par tous les maris, victimes, comme lui, de l'insouciance de leurs femmes.

Que penser d'une situation aussi critique et des conditions ingrates dans lesquelles se trouve un monsieur dont la moitié juge qu'il est de son plus élémentaire devoir de distraire des militaires en vacances ?

Et voici le jeune lieutenant qu'elle a connu chez des amis, ou le major qui, lors d'une réception, lui fut présenté par le capitaine qui, lui-même, fut introduit chez elle par un lieutenant-colonel ayant des relations d'affaires avec son mari, devenus des intimes de la maison et... les cavaliers servants de Madame.

Ah ! le merveilleux prestige de l'uniforme ! Et combien le civil se trouve actuellement dans un état d'infériorité marquée devant l'allure magnifique des gradés militaires ! Et tout naturellement l'on sent monter en soi une sorte de dépit devant l'intérêt manifesté par ces dames envers une couleur khaki, véritablement à l'ordre du jour.

« Mon cher correspondant, dirai-je tout de même à celui qui, dans un état d'exaspération bien compréhensible, a renvoyé sa femme chez l'auteur de ses jours, vous avez usé de vos droits, comme vous l'avez entendu, et je ne saurais vous en faire un reproche, mais était-il bien nécessaire d'arriver à ces extrémités ?



« Songez donc à tous ceux qui, se trouvant dans votre cas, ont renoncé à lutter contre un courant irrésistible et, suivant l'exemple du sage, se sont philosophiquement résignés à leur sort. Si chaque mari agissait comme vous l'avez fait, où irions-nous, grands dieux ! Que de foyers détruits et de ménages désunis, que de catastrophes et que de ruines !

« La passivité est parfois la voix de a raison, et principalement dans le cas qui nous occupe... »

Votre dévoué cousin
SERGE FORZANNES

Le Comité nous communique :

Ceci n'est pas un appel.

Depuis deux ans, le jour de Noël, nous avons été à même — grâce à de nombreux et généreux amis — d'apporter la joie d'un cadeau à chaque soldat malade ou en convalescence dans tous les hôpitaux militaires d'Egypte.

Les nombreuses lettres de remerciements émus envoyées par beaucoup de ces malades nous ont prouvé à quel point ils appréciaient ce geste qui n'est pour nous qu'une façon d'exprimer la sympathie et la reconnaissance que nous éprouvons à leur égard.

Nous basant sur l'aide magnifique que nous avons reçue de vous tous, l'an dernier, nous voudrions cette année continuer une tradition qui jusqu'à présent a été couronnée de succès. Ceci n'est qu'un projet et il n'est réalisable que si nous recevons assez de dons.

Nous vous demandons donc de nous encourager dans cette œuvre destinée à apporter un peu de joie aux hommes qui luttent pour nous.

Un petit Comité a été formé sous le patronage de S.E. Lady Lampson dont le but est d'organiser la distribution de ces « paquets de Noël » si les fonds réunis sont suffisants.

Toutes les contributions (en espèces), même très modestes, seront reçues avec reconnaissance. Adressez la vôtre à :

The Honorary Treasurer
Lady Lampson's Christmas
Stocking Scheme
The British Embassy
Cairo.

Nous tenons à souligner que cette œuvre est complètement indépendante des autres fonds de Guerre ou de ceux de la Croix-Rouge.

SAGESSE

Il n'y a ordinairement rien de haut et d'élevé qui ne soit tout près d'un abîme. Pline

Le bonheur dépend uniquement de l'heureux accord de notre caractère avec l'état et les circonstances dans lesquelles nous place la fortune. Helvitius

La philosophie triomphe aisément des maux passés et des maux à venir, mais les maux présents triomphent d'elle. La Rochefoucauld

Quand la liberté a disparu, il reste un pays, mais il n'y a plus de patrie. Chateaubriand

STATISTIQUES

D'après les calculs d'un grand industriel, la visite d'une femme à l'immense usine d'avions « Douglas » coûte à peu près 800 dollars à l'administration... car la présence d'une femme distrait de leur travail la plupart des jeunes employés.

Une autre usine refusa de recevoir la visite de l'actrice Susan Hayward sous prétexte que cela lui coûtera pour la même raison quelque 20.000 dollars.

L'AUBAINE DU CHEMINEAU

Un chemineau cheminant trouve une banknote d'une livre sur le bord de la route. Parant au plus pressé, il entre dans l'unique boutique de cordonnerie du bourg et s'offre une bonne paire de godillots qu'il paye royalement P.T. 70 (c'était évidemment avant la guerre) en tendant son billet. Le marchand, manquant de monnaie, court changer le billet chez le boulanger d'en face et rend la différence au chemineau qui, bien chaussé cette fois, reprend sa route et chemine. Or, dans la soirée, le boulanger constate que le billet est faux et le rapporte à son voisin qui le lui remplace par un autre sur l'authenticité duquel il n'y avait rien à dire. Qui est-ce qui est lésé et de combien ?

Délassons-nous

AVEZ-VOUS UNE BONNE SANTE ?

Les performances n'ajoutent rien au bonheur. Mais il est certaines qualités de souplesse, d'équilibre, qui marquent que votre condition physique est bonne.

Soumettez-vous aux faciles épreuves énumérées ci-dessous. Donnez-vous une note de 0 à 4, d'autant plus élevée que vous êtes plus satisfaite de vous-même, etc.

Un total inférieur à 25 dénote une condition physique très insuffisante. Un total de 25 à 40 indique que tout est loin d'être parfait. Entre 40 et 55, vous avez encore des points faibles... encore un peu d'entraînement. De 55 à 70, vous ne pouvez pas vous plaindre. 70 et au-dessus : parfait. Toutes mes félicitations.

Pouvez-vous, étant debout, voir distinctement vos doigts de pieds sans courber le dos ?	0 1 2 3 4
Pouvez-vous monter rapidement quatre étages sans être essoufflée et cramoisie ?	0 1 2 3 4
Vous réveillez-vous fraîche et légère ?	0 1 2 3 4
Vous endormez-vous rapidement ?	0 1 2 3 4
Avez-vous un sommeil calme ?	0 1 2 3 4
Pouvez-vous réagir rapidement après avoir été sérieusement « trempée » par une averse ?	0 1 2 3 4
Conservez-vous régulièrement un poids égal, à 1 ou 2 kilos près ?	0 1 2 3 4
Pouvez-vous marcher une heure sans fatigue ?	0 1 2 3 4
Un bruit violent de porte claquée, de sirène, etc., vous laisse-t-il calme ?	0 1 2 3 4
Pouvez-vous, par trois fois, aspirer, retenir votre respiration 20 secondes, et expirer lentement sans difficulté ?	0 1 2 3 4
Passez-vous sans dommage à travers les épidémies de grippe ?	0 1 2 3 4
Ignorez-vous torticolis ou lumbago ?	0 1 2 3 4
Pouvez-vous réaliser 20 mouvements de rotation de la tête dans un sens, puis 20 dans l'autre, et prendre ensuite une pièce à vos pieds sans être autrement troublée ?	0 1 2 3 4
Pouvez-vous lever une jambe et tenir sur l'autre une minute sans difficulté ?	0 1 2 3 4
Avez-vous souvent envie de chanter ?	0 1 2 3 4
Avez-vous rarement le « spleen » ?	0 1 2 3 4
Pouvez-vous, les jambes écartées, toucher alternativement, de l'une et de l'autre main, la pointe de vos pieds 20 fois sans être ensuite fatiguée ?	0 1 2 3 4
Vous sentez-vous aussi éveillée après un bon repas qu'avant ?	0 1 2 3 4
Pouvez-vous éviter de vous emporter pour un oui ou pour un non ?	0 1 2 3 4
Pouvez-vous rester une minute le bras tendu ?	0 1 2 3 4

INJURE

Pendant une répétition, un jeune premier avait traité l'une de ses camarades de « chameau » ! Appelé par cette dame devant la justice, l'insolent est condamné à 18 francs d'amende. En entendant l'énoncé de cette peine, le jeune premier s'informe :

— Alors, Monsieur le Président, je n'ai pas le droit de dire « chameau » à une dame ?

— Non, monsieur.

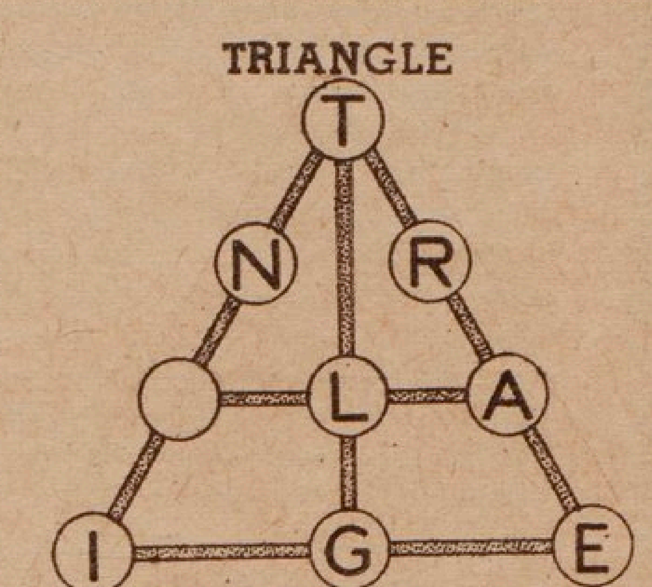
— Mais ai-je le droit de dire « Madame » à un chameau ?

— Ah ! ça... parfaitement.

Alors, se tournant vers la plaignante, et la saluant courtoisement :

— Au revoir, Madame.

TRIANGLE



Voici un triangle sur lequel sont placés neuf disques. Chacun de ces disques, à part l'un d'eux, porte une lettre du mot TRIANGLE. Il s'agit de les déplacer l'un après l'autre en suivant les lignes de connection jusqu'à ce que le mot TRIANGLE se soit formé autour du dessin, laissant le disque vide au milieu.

Ceci peut être fait en 17 mouvements. Un de ces neuf disques ne devrait pas changer de place.

Comment déplacerez-vous les disques, et quel est celui qui ne change pas de place ?

LA MUSIQUE ÉNIGMATIQUE

Cette portée cache tout simplement un proverbe de vingt lettres, très connu. Chaque lettre est soit l'initiale, soit la finale de la note représentée. Seule la dixième lettre est inconnue, un soupir représentant la note de musique. Les lettres judicieusement choisies donneront, lues dans l'ordre, le proverbe cherché.

SOLUTIONS

L'AUBAINE DU CHEMINEAU

Cette question, d'une simplicité enfantine, présente pourtant ceci de particulier : c'est que posée à brûle-pourpoint dans une société — plus la société sera nombreuse, plus les avis seront partagés et plus ce sera amusant de le constater — elle donnera lieu à des réponses diverses qui finiront par faire rire tout le monde au bout de quelques minutes.

Evidemment, ce n'est ni le chemineau — qui, bien chaussé et nanti de monnaie, est déjà loin — ni le boulanger — qui est « rentré » dans son billet — qui sont lésés ; ce ne peut être que le cordonnier. Et de combien ? Mais de cent piastres — simplement, en admettant qu'il ne puisse rien faire de son faux billet — cent piastres, sous la forme d'une paire de chaussures de P.T. 70 plus 30 piastres qu'il a rendues au chemineau.

TRIANGLE

Bougez les disques dans l'ordre suivant : LGILGTRATIETIRAIR
La lettre N ne bouge pas de place.

LA MUSIQUE ENIGMATIQUE

fA - sI - Do - rE - uT - dO - mI - La - rE - C - mI - rE - La - uT fA - sI - Do - rE - Re - iA.

ou :

Aide-toi, le Ciel t'aidera.

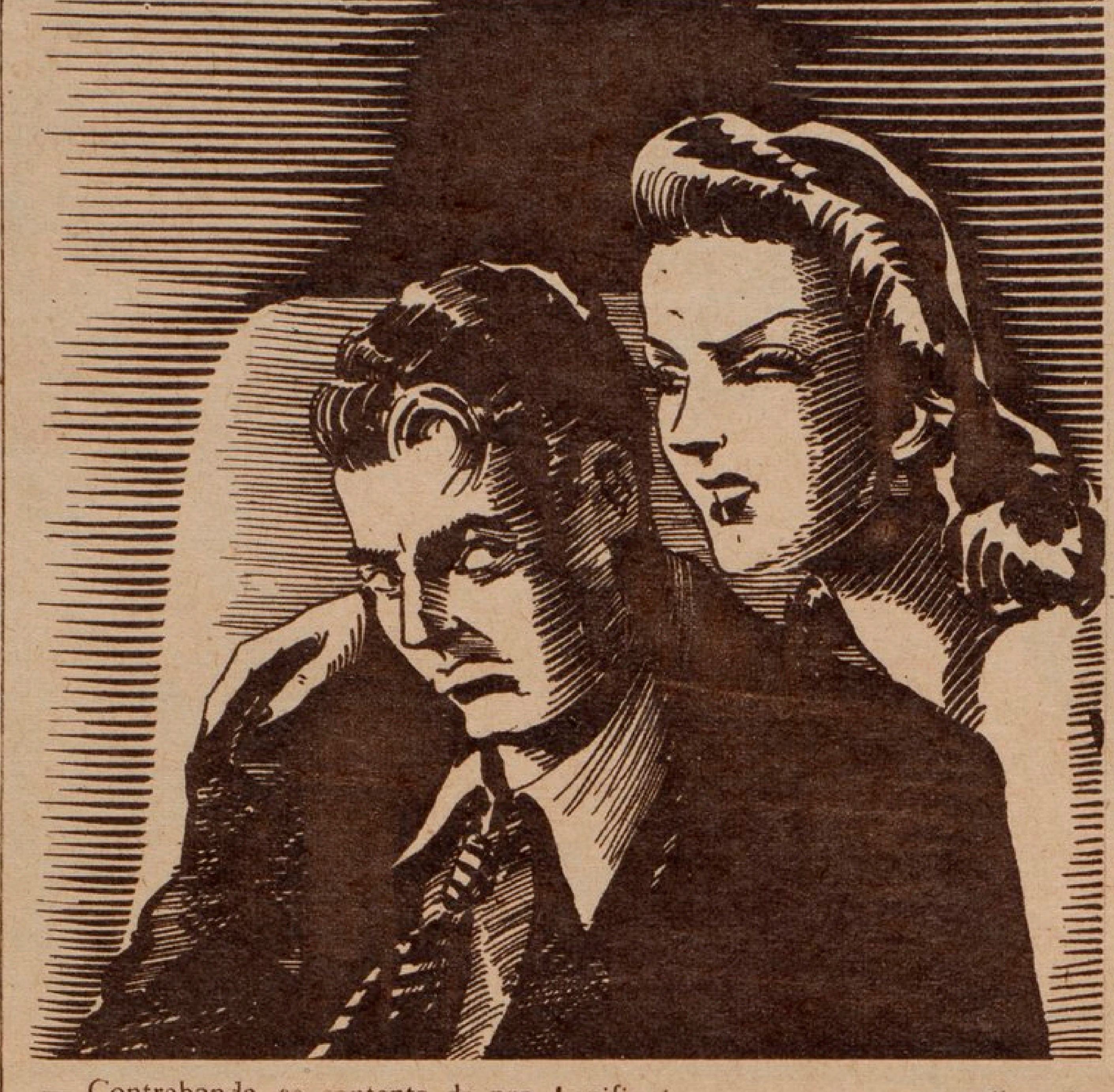
NOS CONTES

LE PLAN ETAIT PARFAIT

Toute l'affaire avait mal commencé, pour la simple raison que Little n'était pas parvenu à dominer ses nerfs ; aucun malfaiteur ne devrait entreprendre une opération de cette envergure avec des mains qui tremblent, et l'esprit constamment tendu par la crainte d'entendre les sonneries d'alarme se déclencher à tout moment.

Pour réussir son exploit, Little devait faire usage d'une grande quantité d'explosifs. Après l'explosion, qui mettrait sens dessus-dessous tout le quartier, il devait, en quelques minutes, saisir son butin, à l'intérieur du coffre, et disparaître avant l'arrivée, sur les lieux, des premiers curieux.

Ainsi, l'affaire avait mal commencé parce que Little se sentait aussi nerveux qu'une vieille fille surprise par la nuit dans une ruelle déserte, en temps de black-out. L'enjeu de l'entreprise était d'une importance considérable. Mais, en cas d'échec, il risquait gros, cela il le savait. C'était la première fois qu'il opérait à l'aide d'explosifs. Et cette petite lampe rouge qui brillait sinistrement au-dessus du coffre et qui le fixait comme un œil sanglant dans l'obscurité de la pièce !



Décidément, cette lumière rouge était impressionnante. Depuis l'instant où il avait forcé la porte du bureau, Little l'avait aperçue et ses nerfs s'étaient contractés. Pendant quelques minutes, il était demeuré immobile, fixant la petite lampe avec un air de défi. Il s'était dit qu'il aurait fini par s'habituer à cette lueur inquiétante. Finalement, il se secoua, et, après s'être soulagé au moyen d'une série de jurons, il s'était mis au travail.

Sans faire le moindre bruit, il sortit de ses poches une série de pièces en métal qu'il déposa sur une petite table. Ensuite, avec des gestes sûrs, il assembla les diverses parties. L'aisance de ses mouvements lui rendit un peu d'assurance.

L'instrument était monté. A pas de loup, Little traversa la pièce et s'approcha du coffre-fort. Il promena ses doigts sur la surface lisse et froide du gros battant qui le séparait de la fortune. Ensuite, il tira une lampe de poche et projeta, pendant une fraction de seconde, un rayon lumineux qu'il éteignit immédiatement. Cela lui suffit pour trouver ce qu'il cherchait. Il colla son instrument contre l'acier, et la petite scie mécanique commença à mordre rageusement dans le métal.

Le grincement était à peine perceptible, mais aux oreilles de Little il sonna comme un bruit assourdissant, capable d'ameuter la ville entière. Tout semblait voué au silence complet dans cette pièce de bureau plongée dans l'obscurité tranquille de la nuit.

Little trouva quelque confort en pensant à la réussite qui était désormais là, à portée de la main, et surtout en évoquant le visage charmant et souriant de Mollie. Après tout, c'était la jeune fille qui avait manigancé l'affaire depuis le début. Quel veinard il était d'avoir à sa disposition une jeune femme de la trempe de Mollie !

— Little, mon chéri, lui avait-elle dit un jour, je connais un endroit où dort une fortune. Là, tout près de nous, tu n'auras qu'à tendre la main.

Tout le monde l'appelait Little, mais personne ne savait si c'était là son nom, son petit nom ou bien un sobriquet. Ne voulant pas avouer un nom de famille aussi étrange, Little avait préféré laisser ses amis dans le doute.

Oui, maintenant il se souvenait. Il avait regardé Mollie droit dans les yeux et lui avait demandé :

— Où est donc cette fortune, et comment pourrons-nous nous en emparer ?

— J'ai appris, ne me demandez pas comment, qu'un petit paquet à l'aspect insignifiant, mais bourré de diamants, a été enfermé dans un coffre-fort, avait répondu Mollie élégamment.

— Pas la peine d'aller plus loin, avait répondu Little avec impatience. Je ne touche pas aux diamants. Ces gens-là reconnaissent une pierre aussi facilement que vous pourriez vous identifier sur une de vos photos.

— C'est juste, mais je vous garantis que cette fois-ci il n'y aura même pas de plainte à la police.

Little avait regardé son amie d'un air interrogatif :

— Contrebande, se contenta de prononcer la jolie fille.

Alors Little avait commencé à sourire en se caressant le menton. Ainsi les petites pierres précieuses étaient de la marchandise passée en contrebande. Elles ne devaient pas demeurer plus d'une nuit dans le coffre-fort en question. Dès le lendemain, elles devaient partir à destination d'un endroit désigné en vue d'être écoulées ; mais si elles disparaissaient pendant la nuit ? Après tout, quel était le contrebandier assez fou pour aller raconter à la police qu'on lui avait dérobé des marchandises passées clandestinement ?

L'instrument mordait toujours plus profondément. Il avait une pointe en diamant, et Little sourit en se remémorant ce détail.

Le grincement persistant finit par lui taper sur les nerfs. Il s'arrêta, alluma sa torche une seconde pour se rendre compte de la profondeur du trou. La cavité n'était pas encore assez profonde pour recevoir la charge d'explosif destinée à faire voler la porte en éclats. Il fallait travailler encore longtemps. Little eut l'impression que toute la nuit ne lui aurait pas suffi à percer un trou adéquat. Et ce bruit insistant, énervant, exaspérant ! Il sentit nettement de grosses gouttes de sueur qui dégoulinaient le long de ses tempes et qui transformaient son faux-col amidonné en un chiffon trempé. Il se releva pendant quelques secondes pour souffler.

La terrible petite lampe rouge semblait avoir perdu un peu de son intensité aveuglante. Oui, parfaitement, elle regardait Little avec bienveillance ; sans doute savait-elle que lui et Mollie étaient sur le point de devenir riches, de se trouver en mesure de mener une vie de millionnaires. Même les petites lampes rouges respectent les gens fortunés.

— Ce sera mon dernier travail, Mollie, avait-il dit à son amie avant de la quitter, quelques minutes plus tôt.

— Certainement, mon chéri, avait répondu la jeune fille. Nous irons nous nicher dans un coin quelconque, où nous pourrons recommencer notre vie. Nous deviendrons des gens absolument respectables.

— Et nous nous marierons, avait conclu Little.

Mollie avait accepté la proposition avec enthousiasme ; cette acceptation lui avait donné un peu de courage.

Il adressa un clin d'œil amical à la lumière rouge et se remit au travail. Aussitôt que le trou serait assez profond, il y introduirait la charge de dynamite. Ensuite il irait se placer à distance, et ne reviendrait près du coffre qu'après l'explosion. A partir de ce moment il fallait agir très rapidement. Plonger la main dans le trou béant et fumant du coffre, saisir au milieu d'une liasse de documents une grande enveloppe jaune en papier de Manille. Il devait allumer sa lampe, pour ne pas se tromper, car les contrebandiers avaient négligemment posé leur paquet au milieu d'un tas de paperasses insignifiantes, pour ne pas éveiller les soupçons de leurs « employés ».

L'enveloppe glisserait très facilement dans l'une des grandes poches du manteau de Little. Ensuite il devait quitter rapidement la pièce, escalader une fenêtre, dévaler l'escalier de secours, retrouver Mollie et filer vers le bonheur. Il devait faire tout cela en moins de cinq minutes ; c'était approximativement le temps qu'il faudrait à la police, alertée par la détonation, pour parvenir au rez-de-chaussée de l'immeuble ; ensuite les flics devraient grimper neuf étages à pied, car l'ascenseur ne fonctionnait pas ; ils perdraient encore un temps précieux sur le palier, car aucun indice ne leur indiquerait l'appartement dans lequel l'opération avait été effectuée. Le veilleur de nuit ne pourrait les aider, parce que Little l'avait assommé d'un coup de bouteille sur le crâne, une vingtaine de minutes auparavant.

Après tout, se dit Little, il ne courait pas un grand risque, d'autant plus que l'enjeu était un joli paquet de diamants, et que les diamants valaient cher à l'époque. Mais il fallait agir avec précision et sans émotion.

Tout en introduisant l'explosif dans le trou devenu assez béant, Little pensait que cinq minutes plus tard il respirerait l'air frais de la nuit. Il se sentit soulagé lorsqu'il termina. Il déroula le fil de contact, l'accrocha au coffre et recula jusqu'au fond de la pièce. Il s'accroupit par terre, compta jusqu'à trois et déclencha le mécanisme.

Le plan de Little était parfait, surtout au sujet du facteur temps. Il fallut à la police plus de seize minutes pour s'introduire dans l'immeuble et pour arriver dans l'appartement où se trouvait le coffre éventré.

Ces seize minutes furent une agonie pour Mollie, qui faisait le guet et qui attendait avec angoisse le retour de Little. Elle ne faisait que se répéter à voix basse, mais excitée :

— Comme j'ai été bête, comme j'ai été bête ! J'ai oublié de dire à Little que le coffre n'était pas fermé.

* * *

Quelques minutes plus tard, un individu donnait ce même détail, par téléphone, au commissaire du quartier :

— Mon coffre-fort a sauté ? Etes-vous sûr, commissaire ? Je n'y comprends absolument rien, car depuis longtemps je n'employais plus ce meuble pour y enfermer des objets de valeur. Il n'était pas fermé à clé et ne contenait que des imprimés et des articles pour bureau.

Mais c'était trop tard. L'explosion avait littéralement arraché le lourd battant qu'aucun pêne ne retenait, ainsi que quelques briques du mur. L'une de ces briques était partie en sifflant à travers la grande pièce, filant rageusement vers Little.

Le coup l'avait atteint en plein à la tempe gauche, et lorsque la police fit irruption dans le local, elle trébucha sur le corps déjà raide de Little.



